

L'ACTION UNIVERSITAIRE

SOMMAIRE

HOMMAGE au regretté Frère Marie-Victorin :

Jules Brunel

Jacques Rousseau

Marcelle Gauvreau

Marcel-Raymond

Quand vivait l'honnête homme	<i>Roger Duhamel</i>	21
L'éminent pianiste Simon Barère	<i>Jean Saucier</i>	25
De l'Académie canadienne-française	<i>Ringuet</i>	27
Problèmes du Nord-Est européen	<i>André Lioran</i>	29
En marge de	<i>Guy Sauvage</i>	33
Échos et Nouvelles		37

Association Générale des Diplômés de l'Université de Montréal

COMITÉ EXÉCUTIF :

M. Jules Labarre, président ;
M. Gérard Parizeau, 1er vice-président ;
M. Lucien Piché, secrétaire ;
M. Henri Gaudefroy, trésorier ;
M. René Guénette, président du comité de publication ;
Dr Stephen Langevin, ancien président ;
Dr Louis-Charles Simard, président sortant de charge.

CONSEIL GÉNÉRAL :

Les membres du comité exécutif et les délégués suivants :

Agronomie : M. Henri C. Bois et M. Gustave Toupin ;
Chirurgie dentaire : Dr Alphonse Plessis-Belair et Dr Adolphe L'Archevêque ;
Droit : Me André Montpetit et Me Émile Mascotte ;
H.E.C. : M. Jean Nolin et M. Roland Philie ;

Lettres : M. Jean Vallerand et M. Jean Houpert ;
Médecine : Dr Oscar Mercier et Dr J.-A. Vidal ;
Médecine vétérinaire : Dr Paul Villeneuve et Dr G.-T. Labelle ;

Optométrie : M. Léopold Gervais et M. Charlemagne Bourcier ;

Pharmacie : M. Rodolphe Dagenais et M. Léopold Bergeron ;

Philosophie : M. Damien Jasmin et M. l'abbé J.-Bernard Gingras ;

Polytechnique : M. Léon Duchastel et M. Roland Bureau ;

Sciences : M. Gustave Prévost et M. Roger Lamontagne ;

Sciences sociales : Mlle Rolande Provencher et M. Paul-Galt Michaud ;

Théologie : M. l'abbé Maurice Gagnon ; M. l'abbé Irénée Lussier ;

Le président de l'Association générale des étudiants ;

Trésorier honoraire : l'honorable Henri Groulx ;

Vérificateur honoraire : M. Jean Valiquette (H.E.C.).

COMITÉ DE PUBLICATION :

M. René Guénette, président ; MM. Roger Beaulieu, Rex Desmarchais, Raymond DesRosiers, Roger Duhamel, Alfred Labelle, Léon Lortie, Jean Nolin, Fernand Seguin, M. l'abbé J.-Bernard Gingras.

COMITÉ DES RECHERCHES :

Dr Louis-Charles Simard, président ; Mgr Olivier Maurault, MM. Louis Bourgoïn, Jean Bruchési, Louis Casaubon, Gérard Parizeau, Dr Georges Préfontaine, MM. Paul Riou, Jacques Rousseau, Jules Labarre, secrétaire.

COMITÉ DU FONDS DES ANCIENS :

M. A.-S. McNichols, président, Sénateur Élie Beaugard, Juge Séverin Létourneau, Docteurs Stéphen Langevin, Louis-Charles Simard, Ernest Charron, MM. J.-Édouard Labelle, Oswald Mayrand, Alphonse Raymond, M. J.-A.-M. Charbonneau, Me Émery Beaulieu, M. Étienne Crevier, secrétaire ; Gérard Parizeau, trésorier.

L'Action Universitaire est l'organe de l'Association générale des Diplômés de l'Université de Montréal.

Les articles publiés dans *l'Action Universitaire* n'engagent que la responsabilité de leurs signataires.

Rédacteur en chef : JEAN-PIERRE HOULE

Rédaction et administration ; Service de la publicité :

Raymond DesRosiers, 2900, boulevard du Mont-Royal, Tél. AT. 9451

Impression et expédition : Imprimerie St-Joseph, Montréal, P.Q.

Abonnement : \$1.00 au Canada et à l'étranger. *L'Action Universitaire* paraît chaque mois, sauf juillet et août.

MM. LES PROFESSIONNELS . . .

Nous sommes toujours à votre service, puisque déjà nous développons de nouvelles méthodes modernes de vente et de service pour l'après-guerre. Mais nous tenons à vous rappeler que, même si la guerre a temporairement paralysé notre service des ventes, celui des réparations occupe encore tout un étage de notre édifice ; il est d'abord réservé pour nos vieux clients. Notre personnel expert est donc à votre disposition pour le débossage, l'élimination complète de la rouille, l'application de la couleur, suivie du séchage au four électrique, et la mise au point du moteur.

JARRY AUTOMOBILES, LIMITÉE

4383-85, rue Saint-Denis

PLateau 8221

LA BONNE
Ménagère
SAIT QUE
LES
**BISCUITS
DAVID**
COMPLÈTENT LE
REPAS FAMILIAL



**LES BISCUITS
DAVID SONT
TOUJOURS
FRAIS,
CROUSTILLANTS
ET SAVOUREUX!**

Si votre épicier ne les a pas,
envoyez son adresse à

DAVID & FRÈRE LIMITÉE
1930, rue Champlain, Montréal



*Songez-vous
à organiser*

UN BAL,
UN BRIDGE,
UN BANQUET,
ou, tout simplement
UN DEJEUNER
D'AFFAIRES ?

Adressez-vous à l'HOTEL WINDSOR,
et vous y trouverez non seulement un ser-
vice courtois et une cuisine variée, mais
aussi des salons particuliers qui comptent
parmi les mieux aménagés et les plus
agréables de la ville.

Pour plus amples renseignements, télé-
phonez à la Direction de

L'HÔTEL
Windsor

PLateau 7181

Cie Canadienne de Carrelages
Limitée

Directeurs : L. JOLY et J. ADAMS
Entrepreneurs

TUILE — MARBRE — TERRAZZO, Etc.

37 ouest, rue JEAN-TALON

CRéscent 6330

— Montréal

Avec les hommages de

Poudre de beauté

« AIR SPUN »

Parfum « MUGUET »

Parfum « PARIS »

Fards et rouges à lèvres

« SUB DEB »

Cologne « MUGUET »

Hommage à L'Oeuvre

du

Frère Marie-Victorin

Jules Brunel

Jacques Rousseau

Marcelle Gauvreau

Marcel-Raymond

LE FRÈRE MARIE-VICTORIN ET L'INSTITUT BOTANIQUE

Jules BRUNEL

Pour le bénéfice des lecteurs qui n'auraient connu le Frère Marie-Victorin que récemment, ou qui ne l'auraient connu que de loin, je donnerai d'abord un bref aperçu de sa vie.

Celui dont nous voulons honorer la mémoire, et que la mort vint faucher impitoyablement le 15 juillet dernier, naquit le 3 avril 1885, à Kingsey Falls, un tout petit village des cantons de l'Est, où son père, M. Cyrille Kirouac, tint commerce pendant quelque temps. Il fut baptisé pendant quelque temps. Il fut baptisé sous les noms de Joseph-Louis-Conrad. Ses parents s'étant par la suite établis à Québec, où son père fonda un florissant commerce de grains et farines, le jeune Conrad fréquenta l'école des Frères à St-Sauveur, puis passa comme boursier à l'Académie commerciale, d'où il sortit premier en 1901, pour entrer directement, — il avait seize ans, — au noviciat du Mont-de-la-Salle, alors situé dans le parc de Maisonneuve qui devait devenir plus tard sous son impulsion le Jardin botanique de Montréal.

Après un bref séjour comme professeur au Collège de St-Jérôme et à l'Académie St-Léon de Westmount, il fut attaché en 1904 au Collège de Longueuil où il enseigna jusqu'en 1928, et où il résida jusqu'à sa mort. Vers l'âge de vingt ans,

il faillit être terrassé par la tuberculose, qui le força à faire un long séjour dans les Laurentides. Et c'est alors qu'il comprit toute la beauté de la grande et mâle nature, qu'il découvrit sa propre vocation de botaniste, et décida de devenir celui — je cite Baudelaire, —

Qui plane sur la vie et comprend
[sans effort
La langage des fleurs et des choses
[muettes !

★

En bref, la carrière scientifique du Frère Marie-Victorin peut se diviser très naturellement en trois périodes : (1) de sa naissance (1885) à son entrée au noviciat des Frères des Écoles Chrésiennes (1901), ou période de préparation éloignée ; (2) du noviciat à l'Université (1901-1920), ou période d'auto-formation et de préparation immédiate pour les tâches de l'avenir ; (3) de l'Université jusqu'à sa mort (1920-1944), ou période des grandes initiatives : l'Institut botanique, les expéditions scientifiques, les mémoires techniques, la *Flore Laurentienne*, le Jardin botanique, les *Itinéraires* de Cuba, et j'en passe.

Comme c'est le Frère Marie-Victorin *naturaliste* que nous voulons honorer dans cet article, nous passerons sous silence l'histoire des deux premières périodes, qu'il faudra cependant analyser avec soin dans les biographies détaillées qu'on ne manquera pas de consacrer à cette noble figure de savant.

★

Il n'est que juste que l'on commence à analyser l'œuvre du Frère Marie-Victorin par l'Institut botanique. C'est en effet la plus ancienne de ses grandes initiatives, et c'est de là que sont partis les mouvements, les créations, les collaborations dont mes collègues vous entretiendront tout à l'heure. Ce rayonnement s'est opéré autour de la chaire universitaire que le Frère Marie-Victorin n'a jamais cessé d'occuper jusqu'à son dernier jour.

Nous possédons encore et nous gardons précieusement dans les archives de l'Institut botanique la lettre du secrétaire de la Faculté des Sciences de l'Université de Montréal en date du 24 août 1920 (1) annonçant au Frère Marie-Victorin que le Conseil de la Faculté l'a nommé « professeur agrégé de botanique théorique et pratique » et que « les honoraires seront de \$600.00 pour la prochaine année scolaire ». (Lui-même l'a écrit dans l'*Histoire de l'Institut botanique* publiée en 1941, p. 17). C'est un document extrêmement intéressant, de même que la réponse du nouveau professeur, qui remercie et accepte, tout en posant cependant des conditions, très raisonnables et très nettes, concernant les groupes d'élèves auxquels il aura à enseigner, le matériel de laboratoire dont il aura besoin, etc. On reconnaît déjà dans ce document la personnalité du chef qui s'affirme avant mê-

me d'entrer en fonctions, et l'on entrevoit quelques-uns des développements futurs de l'Institut (collection de diapositives, bibliothèque, etc.).

L'organisation de son cours, — organisation pédagogique et organisation matérielle, — interrompit temporairement la production scientifique du Frère Marie-Victorin, de sorte qu'en 1920 (à part deux travaux parus avant sa nomination) et en 1921 il ne put rien publier. Mais dès 1922 il se remettait à produire et fondait un périodique nouveau sous le titre général de *Contributions du Laboratoire de Botanique de l'Université de Montréal* (devenues par la suite *Contributions de l'« Institut » botanique*). Ces « livres bleus », dont cinquante et quelques livraisons parurent de son vivant, eurent une large diffusion et contribuèrent plus que toute autre publication, jusqu'à ces dernières années, à faire connaître le Canada français et l'Université de Montréal dans les quatre coins du monde.

Le premier numéro de ces Contributions était une étude sur les arbres des environs de Longueuil, mais dès le numéro 2, l'auteur entreprenait la publication par fascicules d'une grande flore complète et critique de la province de Québec. Plusieurs groupes furent traités (Filicinées, 1923 ; Lycopodinées, 1925 ; Equisétinées, 1927 ; Gymnospermes, 1927 ; Liliiflores, 1929 ; Spadiciflores, 1931). Mais, au rythme où paraissaient ces travaux, il sembla au Frère Marie-Victorin que cela prendrait tant d'années à couvrir tout le sujet, qu'il valait mieux interrompre la série commencée, et concentrer son activité sur la préparation d'un manuel (il l'appela d'abord la « petite flore ») où toutes les espèces de la partie habitée du Québec seraient traitées et illustrées, quitte à laisser à d'autres le soin de continuer la « grande flore », c.-a.-d. la flore critique

commencée en 1923. Il travailla donc d'arrache-pied pendant plusieurs années, avec l'équipe de collaborateurs qu'il avait constituée à l'Institut botanique, et à laquelle il adjoignit pour la circonstance le Frère Alexandre, professeur de biologie au Mont-Saint-Louis, et dessinateur émérite. En 1935, les dernières épreuves étaient enfin corrigées, et la *Flore Laurentienne* voyait le jour. Mais ce n'était pas la « petite flore » qu'il avait projetée au début ; bien au contraire, c'était un gros volume in-quarto de 927 pages. Et comme les fascicules de ce qu'il appelait la « grande flore » avaient un format beaucoup plus modeste, ces deux désignations tombèrent d'elles-mêmes en désuétude.

Il faudrait beaucoup trop de pages pour dire avec quel enthousiasme la *Flore Laurentienne* fut reçue ici et à l'étranger, dans tous les milieux où l'on pense. Les lettres d'appréciation et les analyses bibliographiques s'accumulèrent rapidement, et je proposai même un jour au Frère Marie-Victorin d'en faire une petite brochure intitulée *Autour de la Flore Laurentienne*. Mais quand vint le moment de procéder, la documentation avait augmenté à tel point qu'il eût fallu publier non pas une « petite brochure » mais un fort volume, et le projet fut abandonné.

★

Les *Contributions* dont je viens de parler, et la *Flore Laurentienne* aussi, sont le résultat de la grande activité du Frère Marie-Victorin dans le domaine de la recherche scientifique. Mais un Institut botanique universitaire doit aussi faire de l'enseignement, et notre directeur nous répétait souvent que le premier devoir d'un professeur, c'est de s'occuper de ses élèves. Le système de la licence ès sciences composée de trois certificats, système cal-

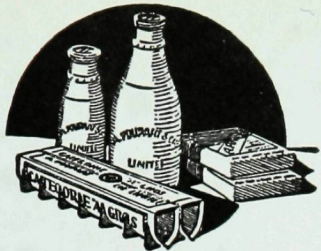
qué sur celui de Paris, ne plut jamais beaucoup au Frère Marie-Victorin, et il était heureux de voir s'organiser ces derniers temps à la Faculté des Sciences un cours de quatre années, à spécialisation progressive, dans lequel sera intégré l'enseignement qui se donne à l'Institut botanique, cours qui commencera à l'automne de 1945.

De son vivant, notre fondateur dut donc se contenter de délivrer des Certificats d'Études supérieures. Chaque année, à compter de 1920, se constitua autour de sa chaire un groupe d'élèves *venus librement*, — de dix à quinze environ, — et qui tous, j'en suis sûr, ont gardé un impérissable souvenir de ce maître éminent qui excellait à ouvrir de larges horizons devant ses élèves attentifs.

Ce n'est que plus tard, lorsque l'Institut déménagea dans l'immeuble nouveau du Jardin botanique, en 1939, que put commencer à se réaliser la vraie formule de l'Institut prônée depuis longtemps par le Frère Marie-Victorin, formule selon laquelle tous les étudiants qui ont besoin de connaître quelque aspect de la biologie végétale viennent chercher à l'Institut où se fait cet enseignement les leçons dont ils ont besoin : ceux de l'année pré-médicale, ceux de la Faculté de pharmacie, ceux de l'année de base en sciences (M.P.C.N.), et aussi, parmi les extra-universitaires, ceux des Beaux-Arts.

★

Il est assez facile, pour ceux qui ont suivi le mouvement des idées depuis 25 ans, de se rendre compte de l'influence profonde qu'a exercée le Frère Marie-Victorin sur le développement des sciences au Canada français, et sur la formation de la génération nouvelle. Or cette influence ne s'éteindra pas avec lui parce



Le *lait* est le type de l'aliment complet. Il contient tous les éléments propres à la réparation du corps, à son développement et à l'entretien de la chaleur vitale.

Les travailleurs de la pensée préfèrent le lait et les produits laitiers **POUPART**, à cause de leur saveur naturelle, de leur fraîcheur et de leur valeur nutritive.

A. POUPART & CIE
Limitée

1715, rue WOLFE FRontenac 2194

J.-O. GIROUX

Optométriste-Opticien
diplômé

Membre de l'A.E.P.O.
de Paris

Assisté de Messieurs
A. Philie, J.-A. Allaire,
G. Guernon, O.O.D.

*Lunettes et verres
ophtalmiques.*

Bureaux chez

Dupuis Frères
Opticiens

MONTRÉAL

L'AVENIR APPARTIENT A CEUX QUI LE PREPARENT

Par l'acquisition de connaissances générales et la maîtrise d'un métier, le jeune homme peut se préparer un avenir brillant dans les carrières industrielles, en suivant les cours théoriques et pratiques

— des —

ECOLES D'ARTS ET METIERS

fondées en 1872

Pour renseignements, s'adresser au

BUREAU D'ADMISSION

35 ouest, rue Notre-Dame BELair 2858
Montréal

Secrétariat de la Province de Québec

Hon. OMER CÔTÉ
ministre

JEAN BRUCHÉSI
sous-ministre

Cours du jour de 2 et 3 ans et cours du soir de 40 leçons dans 40 centres industriels, en mathématiques, sciences, dessin industriel, lecture de plans, comptabilité et législation industrielle, langues, mécanique, menuiserie, électricité, radio, ferblanterie, plomberie, textiles, coupe et confection du vêtement, peinture en bâtiment, etc.

VOUS SEUL

pouvez faire de votre demeure

UN FOYER

... mais nous pouvons vous
aider en vous offrant un choix
agréable, exclusif et profitable

à des conditions conformes à
votre budget.

Le magasin à rayons
qui a toujours grandi

MESSIER *Limitée*

1480-90 est, rue Mont-Royal — Montréal

Téléphone : FALKirk 3541



"Fumons donc pendant cette danse-ci"

"Oh, oui! J'ai un faible pour les Sweet Caps!"

**CIGARETTES
SWEET CAPORAL**

"La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé"



Le Pneu
General



*-mène loin aux
bons amis*

**LUDGER GRAVEL & FILS
Limitée**

3447, Ave du Parc

HARbour 5211*

HOMMAGE
à l'oeuvre et à la mémoire
du
R. F. MARIE-VICTORIN



Nous déplorons avec la nation canadienne, l'Université et le monde scientifique, la mort du R. F. Marie-Victorin. L'oeuvre demeure cependant, et elle est digne des plus hauts éloges.

~~~~~ Cette page est un hommage des maisons suivantes : ~~~~~

**Dupuis Frères**  
FRÈRES

865 est, rue Ste Catherine  
Montréal

Lisez

**Le Canada**

tous les matins

Chartré, Samson,  
Beauvais, Gauthier & Cie

*Comptables agréés*  
*Chartered Accountants*

MONTREAL QUEBEC ROUYN

## STUDIO DE CULTURE PHYSIQUE

BAIN TURC - MASSAGE

Ces traitements remédieront à l'évolution physiologique normale qui commence à dessiner la vieillesse, ce que tout le monde redoute. Les moments qu'on doit y donner ne sont point du temps perdu. Venez nous voir, vous y trouverez des conseils salutaires.

Professeur 3642, rue Henri-Julien  
J.-E. SIMARD (voisin du carré St-Louis)  
Tél. LA. 1563

Tél. : HA. 5544 Phaneuf & Messier

J.-A. MESSIER, O.D.

OPTOMÉTRISTE

Examen de la vue  
Ajustement des verres de contact

1767, rue St-Denis Montréal

C'EST LE TEMPS DE LIRE

LE DEVOIR

DE LE FAIRE LIRE...

Le « Devoir » fournit les indications les plus précises, les plus abondantes possible sur les événements contemporains. Il donne son avis avec toute franchise.

Lisez le « Devoir » et faites-le lire. 3 sous le no.  
Par la poste, en dehors de Montréal et de sa banlieue, \$6.00 par année. Aux Etats-Unis \$8.00; dans les autres pays, \$10.00.

Adressez toute la correspondance au « Devoir », Service du tirage, 430, rue Notre-Dame (est), à Montréal, Canada.

## SECRÉTARIAT DE LA PROVINCE

### CONSERVATOIRE DE MUSIQUE ET D'ART DRAMATIQUE

L'encouragement à la musique compte au nombre des fonctions principales du Secrétariat de la Province de Québec.

Aux bourses d'études à l'étranger et aux subventions versées à certaines sociétés musicales, il a ajouté la création d'un Conservatoire de Musique et d'Art dramatique, où tous les avantages possibles sont offerts aux Canadiens désireux de se perfectionner.

Pour renseignements, s'adresser au Directeur du Conservatoire de Musique et d'Art dramatique, 1700, rue Saint-Denis, Montréal.

L'HONORABLE OMER CÔTÉ, C.R.

*Secrétaire de la Province*

qu'il nous laisse une œuvre à son image, où nous pourrions longtemps encore alimenter nos esprits. Cette influence, il la doit d'abord à sa belle intelligence, mais aussi à sa compréhension des hommes et à sa très grande charité, à sa sincérité totale, et à sa persévérance. Ayant eu des idées, il n'écouta plus ensuite que la voix intérieure qui lui ordonnait de les faire triompher. « Les grands hommes, écrit Sertillanges, nous paraissent de grands audacieux ; au fond, ils obéissent plus que

les autres. La voix souveraine les avertit. »

Oui vraiment, le Frère Marie-Victorin était un être d'exception, un de ces êtres que Jean-Jacques Brousseau a dépeint d'admirable façon dans les termes que voici :

« La nature fabrique éternellement un certain type humain. De temps en temps, un être échappe à la loi commune : une âme de grande mesure ; elle ne parle pas, elle chante ; elle ne marche pas, elle domine ; où elle passe, poussent des lauriers. »

## LE FRÈRE MARIE-VICTORIN

et

## LE JARDIN BOTANIQUE DE MONTRÉAL

Jacques Rousseau

« Je reviens pénétré de la nécessité pour une ville comme la nôtre et pour une université comme celle de Montréal, d'avoir un grand Jardin botanique scientifiquement organisé, où l'étudiant pourrait apprendre, où le peuple goûterait cette joie intime et pure qui monte d'un grand jardin où sont réunies pour la science et pour l'art les grandes merveilles de Dieu. Des villes comme Cologne, le Cap, le Caire, des centres perdus comme Orotaba, aux îles Canaries, ont d'admirables Jardins botaniques. Pourquoi pas Montréal ? »

Ces mots sont tirés d'une entrevue accordée par le Frère Marie-Victorin au *Devoir*<sup>1</sup>, au retour d'un voyage à travers l'Afrique, le Proche-Orient et l'Europe en 1929. C'était la première fois qu'il s'arrêtait sérieusement à cette idée.

Le conseil de la Société canadienne d'histoire naturelle, dont il était président depuis quatre ans, venait de décider en son absence que le terme d'office se terminerai à l'avenir par un discours présidentiel. Excellente occasion, avions-nous pensé, de provoquer de ces études dynamiques dont il avait le secret. À l'assemblée générale du 14 décembre, le président sortant choisit donc comme thème « le Jardin botanique de Montréal » et développa le texte précité. Il proposait comme site le vaste terrain abandonné,

connu sous le nom de Parc de Maison-neuve, et où se trouvait le Mont de La-Salle lorsqu'il fit son noviciat chez les Frères des Écoles chrétiennes.

Aussitôt, la presse canadienne fit écho à ce discours. Louis Dupire, notamment, consacrait un premier-Montréal à cet embryon de projet<sup>2</sup>. Ce journaliste qui avait gardé de son origine bretonne une opiniâtreté qui ne laissait pas de prise au pessimisme, revenait constamment sur ses idées chères, comme le mineur sans cesse martelle et martelle le foret. Dès le début, il adopta comme son enfant de prédilection le problématique Jardin botanique. Aussi cet article fut-il le point de départ d'une étroite collaboration qui ne devait cesser qu'à sa mort, le 19 juin 1942. Ce que le Jardin botanique lui doit, ce n'est pas seulement une incessante propagande par la presse, mais de nombreuses et discrètes interventions, où le journaliste sincère renonçait au plaisir de la primeur pour mieux aider l'entreprise. Raconterai-je un jour ces heures de lutte pénible, d'incertitude, d'angoisse, d'indestructible espoir que j'ai partagées dès le début ? À la vérité, elles n'ont pas cessé depuis très longtemps.

Mais nous sommes toujours en 1929 et une crise effroyable ébranlait l'édifice financier. Le moment ne paraissait guère

indiqué pour consacrer à des œuvres d'éducation la moindre parcelle des deniers de l'État. D'ailleurs, les promoteurs du Jardin n'ambitionnaient pas de mettre sur pied en quelques années une entreprise aussi vaste ; et même pour une exécution partielle les ressources financières faisaient défaut.

Les gouvernants n'étaient pas encore gagnés à la nécessité du projet, les citoyens ne s'en souciaient guère.

Il fallut donc d'abord alerter l'opinion par des conférences et des articles, multiplier les démarches auprès des corps publics, lutter aussi, — on ne peut le taire, — contre l'hostilité de certains intellectuels qui auraient dû se trouver dans les rangs des premiers collaborateurs.

La crise économique sévissait toujours. Non plus seulement la spéculation hasardeuse, mais la production normale se voyait atteinte dans ses forces vives. Tous les jours, les usines déversaient sur le pavé une main d'œuvre laborieuse et saine. Les portes se fermaient. Plus d'embauchage, mais l'inquiétude, la faim, la misère, la naissance des mouvements subversifs.

Camillien Houde, aux rênes de l'Hôtel de Ville, entreprit une série de grands travaux pour atténuer la misère. À la demande du Frère Marie-Victorin, son ancien professeur à Longueuil, il fit réserver, en 1931, une partie du parc de Maisonneuve pour le Jardin botanique et voter, en 1932, les crédits pour la construction d'un petit pavillon et d'une première serre de service. Aucun personnel ne fut toutefois désigné. Au surplus, des chambardements politiques vinrent mettre le rêve en cage.

Ce n'était pas la première fois qu'une initiative semblable était tentée à Montréal. En 1885, notamment, on avait commencé un Jardin sur le Mont-Royal<sup>3</sup>, mais, comme nous l'apprend une publi-

cation de New-York<sup>4</sup>, « the Montreal Botanic Garden... was soon abandoned, owing to political complications ». Après plus de 45 ans, l'histoire se répétait : le nouvel embryon allait avorter par suite de complications politiques.

Le Frère Marie-Victorin et l'équipe des collaborateurs ne se tinrent pas pour battus. Pendant que la dégradante mesure des secours directs était substituée à l'honnête pratique du pain gagné, la campagne d'idées continue de plus belle. Bien plus, le Frère Marie-Victorin décide quand même de faire entreprendre une étude détaillée du projet.

Le passage de l'entrevue accordée au *Devoir*, en 1929, montrait quelle vision nette il avait d'un Jardin botanique moderne ; mais il savait qu'une institution de cette envergure doit dès l'origine compter sur des techniciens spécialisés. Comme il n'y en avait aucun au Canada, il tourna les yeux vers les États-Unis, où il eut la bonne fortune de rencontrer M. Henry Teuscher, — architecte paysagiste et horticulteur-botaniste, — que l'expérience acquise au Jardin botanique de Berlin et dans divers jardins américains mettait en mesure d'être la cheville ouvrière de l'œuvre. Il fallut cependant attendre quatre ans pour obtenir que la ville de Montréal recoure à ses services. Néanmoins, monsieur Teuscher travaillait au plan pendant ses loisirs et il vint même faire une visite des lieux en 1934.

En 1936, grâce au concours de M. Honoré Parent, directeur des services municipaux, la ville de Montréal reprend le projet, s'attache monsieur Teuscher et met à la disposition du Jardin des crédits suffisants pour continuer la course interrompue. À la demande du Frère Marie-Victorin, M. René Meilleur, de l'Institut botanique, accepte alors un poste dans la

nouvelle institution. Pendant six ans, il contribua beaucoup à organiser les cadres administratifs et scientifiques.

Quelques mois plus tard, le nouveau gouvernement provincial, dirigé par Maurice Duplessis, élu au cours de l'été, décide de substituer immédiatement aux secours directs des travaux d'envergure. S'il en existe beaucoup de nécessaires, leurs plans d'exécution ne sont pas prêts ; au Jardin botanique, par contre, grâce à la prévoyance du Frère Marie-Victorin, on peut commencer à une heure d'avis. Il se rend sur l'heure à Québec et en quelques jours la construction du Jardin reprend avec une ampleur inespérée. Trois ans plus tard, il était aux trois quarts achevé lorsque cessèrent les travaux au début de la guerre. La base des grandes serres, essentielles sous un climat comme le nôtre, était même terminée, (soit 75 p. c. du coût de cette construction) ce qui n'empêcha pas le ministre des travaux publics d'alors, monsieur T.-D. Bouchard, de faire démolir ce qui était érigé de la structure d'acier et d'annuler, en payant \$98,850, un contrat qui, exécuté, aurait coûté \$128,000. Ce fut une véritable catastrophe pour le Jardin et le Frère Marie-Victorin ne s'en consola jamais.

Le Frère Marie-Victorin, déjà accaparé par son poste de directeur de l'Institut botanique, savait qu'il n'aurait pas les loisirs pour se consacrer comme il le fallait au travail gigantesque qu'est l'organisation d'un Jardin botanique. Aussi le jour où il trouva en monsieur Teuscher un technicien qui se faisait d'un Jardin botanique une conception aussi haute que la sienne, il lui laissa préparer les plans et diriger la construction sans intervenir.

Depuis 1929, je servais en quelque sorte d'aide-de-camp au Frère Marie-Victorin pour le projet du Jardin botanique. Il fallut bientôt donner à l'entreprise plus

de temps que ne le permettait la besogne à l'Institut. Aussi, en 1938, me fit-il confier la direction administrative du Jardin et je ne gardai depuis lors qu'un lien théorique avec l'Institut. Le Frère Marie-Victorin, lui-même, ne se réservait au Jardin qu'un rôle de directeur honoraire, sans aucun traitement, et cela depuis le début d'ailleurs ; mais s'il renonçait à la routine administrative, l'entreprise continuait à le passionner et il suivit pas à pas son orientation enrichissant le Jardin de précieuses collections. En effet, il n'avait pas à figurer sur la liste de paye des fonctionnaires municipaux pour être réellement l'âme du Jardin.

Certains esprits compliqués ont pu se demander sur quoi reposait la puissance du Frère Marie-Victorin. Trop hantés par les romans policiers, sans doute, ils croient en de mystérieuses combinaisons ceux-là qui n'ont pas le souffle créateur et voient d'un œil chagrin fleurir malgré eux les œuvres. Le Frère Marie-Victorin avait un esprit remarquable servi par une imagination toujours en éveil. Découvrait-il une formule, il passait avec enthousiasme à l'action, sans ajourner, suscitant le travail d'équipe.

Il ne manque pas de personnes avisées pour discourir de programmes opportuns, émettre des idées nouvelles ; mais comptez celles qui ont l'esprit de suite pour s'attaquer elles-mêmes à la besogne et la persévérance pour donner vie à leurs plans.

Une telle conviction animait le Frère Marie-Victorin au simple énoncé de ses projets, que l'œuvre prenait déjà corps à ses yeux et aux nôtres. Luttant d'arrachepied, surmontant les échecs, il mettait au service de l'idée sa parole et sa plume, croisait le fer à l'occasion, abattait systématiquement les obstacles, gagnait de nouvelles sympathies à la cause, pour arriver



finale-ment au succès complet, les circon-  
stances favorables aidant. Les circonstances  
favorables se présentent toujours à celui  
qui les guette. Il les saisit au vol.

C'est ainsi que l'on doit au Frère Marie-  
Victorin, directement ou indirectement,  
non seulement la création de l'Institut  
botanique et du Jardin botanique, mais  
la floraison des Cercles des Jeunes natu-  
ralistes, la réorganisation de l'enseigne-  
ment de la géologie dans le Québec, la  
reconnaissance de notre mouvement scien-  
tifique dans les milieux anglais du pays  
et à l'étranger et, disons-le franchement,  
le renouveau scientifique au Canada fran-  
çais<sup>5</sup>.

« Toi, ô Dieu, écrit Léonard de Vinci,  
tu vend tous les biens aux hommes, au  
prix de l'effort. »

- 
1. *Le Devoir*, 25 novembre 1929.
  2. *Le Devoir*, 17 décembre 1929.
  3. *Montreal Botanic Garden, First annual report*, 1885. (31 pp., *Gazette printing Co.*, Montreal 1886). Voir aussi : *Bull. Torrey bot. Club*, 13 : 126. 1886.
  4. *Bull. New York Botanical Garden*, 1 : 72. 1897.
  5. Je décrirai dans les *Annales de l'ACFAS* le rôle qu'il a joué dans la naissance et la vie de l'ACFAS.

## LE Frère Marie-Victorin

### « UN PAPA QUI LAISSE BEAUCOUP D'ORPHELINS »

Marcelle GAUVREAU

Dans un article intitulé : « Un grand savant et les petits enfants »<sup>1</sup>, Mademoiselle Germaine Bernier, directrice de la Page féminine du *Devoir*, a raconté avec émotion que la nouvelle du décès du Frère Marie-Victorin avait fait fondre en larmes un bambin de sept ans. Un autre, âgé de quatre ans seulement, courut à ses parents et murmura à travers de gros sanglots : « Maman ! maman ! le Frère Marie-Victorin va être enterré mercredi ! »

Si, en effet, la brusque et tragique disparition du directeur de l'Institut botanique de l'Université de Montréal et du Jardin botanique de Montréal a jeté la province et le pays dans la stupeur et l'émoi, on peut dire aussi qu'elle a bouleversé des quantités de petites âmes d'enfants, depuis les tout-petits d'âge préscolaire, jusqu'aux plus grands écoliers. Pour les enfants qui ont eu le privilège de fréquenter le Jardin botanique, ils se rappellent que le Frère Marie-Victorin était un homme infiniment tendre, qu'il pouvait les contempler longuement, et leur dire, au passage, des mots magiques ! Ils voient encore la silhouette impressionnante du maître, son œil scrutateur se poser avec satisfaction sur leur frimousse joyeuse. Ils

conservent, au fond de leur cœur, un immense désir de revoir cet homme extraordinaire, de l'approcher, de lui parler. Sans toujours s'en rendre compte, peut-être, ils l'aimaient.

Et les enfants ont raison. Le Frère Marie-Victorin lui-même les a tant aimés ! Alors qu'il aurait pu disposer en cinq minutes des plus grands de ce monde, il daignait accorder, même aux plus petits, une attention presque infinie.

Un jour, un bambin, qui avait à peine l'âge de raison, se présente au secrétariat de l'Institut botanique, et dit résolument :

— Je voudrais voir le Frère Marie-Victorin.

La secrétaire demande gentiment :

— Pourrais-je lui faire ton message ?

— Non, reprend l'enfant, je veux le voir.

— Tu comprends, le Frère Marie-Victorin est un homme très occupé. Il travaille beaucoup. On ne le dérange pas comme ça !

— Je veux lui parler, je veux le...

La porte du bureau était entr'ouverte et le directeur entendait vaguement cet étrange dialogue. Intrigué, il demande à voix haute :

— Qu'y a-t-il ?

— C'est un petit garçon qui insiste pour vous voir, mon Frère.

1. Bernier, Germaine, *Un grand savant et les petits enfants*. Le *Devoir*, 29 juillet 1944.

— Eh bien, faites-le entrer, répond simplement le directeur.

La porte se referme. Quelques minutes s'écoulaient, et soudain, le gamin sort du bureau en jetant à la secrétaire un regard triomphant. Il faut l'avoir vu pour comprendre jusqu'à quel point il était heureux de l'entretien. Mais on ne sut jamais ce qui se passa entre l'illustre savant et le mioche !

★

Le grand observateur et psychologue qu'était le Frère Marie-Victorin avait appris de bonne heure à connaître l'âme des enfants, — qui était demeurée en lui. Jeune religieux au Collège de Saint-Jérôme et à l'Académie Saint-Léon de Westmount, il avait d'abord fait la classe aux petits. De 1904 à 1928, il demeure professeur au Collège de Longueuil, où il enseigne avec un brio insurpassable la composition française, l'explication des textes littéraires, l'algèbre et la géométrie. Avec quelle ardeur il s'occupe de ses chers élèves, dont il attire l'entière confiance ! Il les stimule au bien. Il fonde le Cercle La Salle A.C.J.C. qui existe encore ; il en organise la bibliothèque et l'enrichit de dons généreux, comprenant que les biens de ce monde valent en autant qu'ils servent à quelque noble cause : charité du cœur ou œuvres de l'esprit. Il prépare des soirées d'études, des séances récréatives, et compose un drame historique : *Charles Lemoyne*, qu'il fait interpréter par ses élèves. Il écrit dans les programmes-souvenirs et dans le *Bulletin du Très-Saint-Enfant-Jésus* nombre d'articles qui témoignent de son zèle brûlant. Il se fait le propagandiste des retraites fermées et de la communion fréquente, dédiant même à ses chers disciples une prière d'action de grâces après la communion, qui a été publiée en feuillets. Selon

le témoignage des élèves de l'époque, le Frère Marie-Victorin était un véritable directeur d'âmes.

Durant ce temps, la science de la botanique n'occupe que les loisirs du professeur de Longueuil. En plus de sa classe régulière et de ses travaux personnels de littérature et de science, tous les jours de congé il organise des promenades-herborisations que suivent librement les élèves. Il enseigne aux finissants, il est vrai, mais de plus il accorde spontanément son affection aux « petits » qu'il réunit chaque semaine. Ainsi, pendant des années, chaque dimanche soir le Frère Marie-Victorin leur destine une séance spéciale : il lit et commente les fables de La Fontaine, qu'il illustre de projections. Bref, cet apôtre, ce grand ami des enfants est littéralement conquis par ces œuvres très chères. Aussi, lorsqu'en 1920 l'Université de Montréal le réclame pour organiser un Laboratoire de botanique, cette demande lui apparaît soudainement comme une grande épreuve ! Le 27 juin 1920, il écrit à sa sœur religieuse :

« J'ai un gros chagrin à te confier, et je te le conte ce soir (onze heures), avant de m'enfuir pour quelques jours vers les épinettes de Saint-Jérôme pour aller digérer ce pavé. Car pavé il y a. Imagine-toi que moi, qui suis déjà surchargé, qui ai créé plus de sociétés que je ne suis capable d'en administrer, qui suis professeur de toutes sortes de choses, qui ai trente autres fers au feu, imagine-toi, dis-je, que l'on m'impose d'autorité la nouvelle chaire de Botanique qui vient d'être créée à l'Université de Montréal. La demande officielle ayant été faite à Mgr Bruchési et Mgr Gauthier, mes supérieurs n'ont pas cru devoir refuser, bien que cela soit beaucoup en dehors de nos usages. C'est accepté pour un an. Dans l'intervalle, Mgr Gauthier négociera la chose avec le supérieur général.

« Tu vois que je suis ficelé dans un beau pétrin. Je devrai ajouter à mes occu-

pations ordinaires quatre-vingt-sept heures de cours en Faculté. D'autre part, je ne veux pas laisser mes élèves ici, car je sais trop combien tout se tient. Si j'abandonne ma classe, je perdrai vite toute influence sur ces jeunes gens que je ne connaîtrai plus, et je devrai abandonner successivement mes deux Cercles<sup>1</sup>. Je doute fort de trouver à l'Université une aussi charmante vigne que celle que je taille ici.

« Tu prieras bien pour moi, veux-tu ? Songe que j'ai trente-cinq ans, que je suis un homme comme d'autres, faillible comme d'autres. Demande pour moi le courage, la confiance, la dignité de vie ! »

Ayant obéi à ses supérieurs de l'Institut des Frères des Écoles Chrétiennes et fondé le Laboratoire de Botanique de l'Université de Montréal, jamais le Frère Marie-Victorin n'oubliera ses années de bonheur de l'enseignement primaire, qui eurent une influence prépondérante sur sa vie universitaire. Il commence par réussir un compromis, et, de 1920 à 1928, il demeure attaché à demi-temps au Collège de Longueuil, en qualité de professeur. À partir de 1928, le titulaire de la chaire de botanique, plus absorbé dans la tâche ardue de l'enseignement supérieur, continue à travailler quand même pour le peuple des enfants qu'il chérit. Son enthousiasme, son dynamisme, ses aspirations, débordent les pauvres murs de la vieille Université de la rue Saint-Denis. Au moins pendant dix ans, le jour et la nuit, il s'épuise à brosser des articles, à donner des causeries, à créer une opinion publique permettant d'appeler à la vie « cet enfant de tant d'obstination et de labeurs : le Jardin botanique de Montréal ». Le 14 décembre 1929, au retour d'un long voyage en Afrique, le Frère Marie-Victorin fait du projet du Jardin botanique, l'objet de son dis-

---

1. Le Cercle La Salle A.C.J.C. comprenait deux sections : celle des élèves qui fréquentaient alors le Collège de Longueuil et qui se réunissaient tous les jeudis soirs ; celle des anciens élèves dont les réunions avaient lieu une fois par mois.

cours présidentiel à la *Société canadienne d'Histoire naturelle* fondée en 1920.

Vers la même époque, M. Oscar Dufresne, qui, si discrètement s'intéressait à tout ce qui pouvait aider les siens, disait à son vieil ami M. Louis Dupire, que passionnaient l'amour des petits et celui des sciences naturelles : « Prenez donc ceci (c'était un chèque de cinquante dollars) ; cela vous aidera peut-être à faire quelque chose. » Il n'assignait aucune forme à l'emploi de son argent : cet homme, si compétent dans son domaine, avait le souci de ne point imposer aux autres sa façon de penser. M. Dupire cherchait comment il pourrait le mieux possible utiliser son cinquante dollars, quand l'un de ses camarades lui rapporta la suggestion de sa femme. (Vous seriez fâchés qu'il n'y eut point une femme dans ces commencements !) « Pourquoi ne faites-vous pas un concours ? » L'idée parut heureuse. M. Dupire en parla à ses amis de l'Institut botanique. Elle fut accueillie avec enthousiasme. Le succès dès lors était assuré. Le Frère Marie-Victorin et ses collègues fournissaient la compétence et le prestige technique. Ils firent plus : ils se mirent à cueillir des prix. M. Dupire joua à plein de la publicité du *Devoir*.

Ce premier grand concours de botanique est demeuré célèbre. Car, selon l'expression humoristique du Frère Marie-Victorin, les promoteurs manquaient un peu de pureté d'intention ! Ils voulaient très sincèrement rendre service à la jeunesse des écoles, mais ils voulaient aussi jeter la sonde, lire le baromètre, faire loyalement, et sans parti-pris, une grande expérience pédagogique. Or, le concours provoqua de la part des éducateurs une attention sympathique, et de la part de la jeunesse étudiante, un extraordinaire effort qui dépassa les prévisions les plus optimistes.

C'est à ce moment que la signataire de

cet article rencontra pour la première fois le Frère Marie-Victorin, qu'en sa qualité d'écolière elle avait imaginé portant une longue barbe ! C'était le 8 novembre 1930, le couronnement des lauréats à l'Université, au cours d'une séance solennelle de la *Société canadienne d'Histoire naturelle*. On annonce l'ouverture officielle, à la Salle Saint-Sulpice, de l'exposition des travaux des concurrents. Le Frère Marie-Victorin est là, incroyablement jeune, et si heureux ! Il parcourt la salle en tous sens, promène sur l'exposition un regard circulaire, commente certains travaux, découvre les talents. Il dit soudain au groupe d'amis universitaires qui l'entouraient :

— Avez-vous vu l'herbier de mon petit Vincelli ?

Qui donc pouvait bien être celui que le Frère Marie-Victorin, en personne, venait d'appeler « mon petit Vincelli » ? Je vois encore l'herbier, unique en son genre, dont les plantes reposaient sur des cartons noirs, et chaque spécimen serti dans un cadre enluminé, d'une réelle valeur décorative. J'appris bientôt qu'Elio Vincelli, — qui doit être aujourd'hui un homme, — était un élève du Mont-Saint-Louis. Mais un peu plus tard, lorsque ce premier concours de botanique m'eut conduite, avec d'autres concurrents, à la Faculté des Sciences de l'Université, je me rendis parfaitement compte que tous les enfants étaient, pour le Frère Marie-Victorin, « des petits Vincellis ».

★

Devant le succès considérable du concours de botanique du *Devoir*, le Frère Adrien, de la Congrégation de Sainte-Croix, — qui dirigeait alors un Cercle Audubon à l'École Beudet, — propose à la *Société canadienne d'Histoire naturelle* de fonder dans les maisons d'éducation de la province, des *Cercles de Jeunes Na-*

*turalistes* qui seraient affiliés à la Société. Dans l'histoire des C.J.N., « c'est le Frère Adrien qui tira sur tous le premier coup de canon ! On nomma, pour étudier la question, un comité composé du promoteur lui-même et de M. Jacques Rousseau. C'est ainsi que l'on enterre généralement les projets ennuyeux ! En l'occurrence, c'était compter sans la personnalité des deux membres du comité. Ils firent plutôt œuvre de vie <sup>1</sup>. »

Le Frère Marie-Victorin, qui fut l'âme, et durant de nombreuses années le président de la S.C.H.N., a donc surveillé et dirigé attentivement les destinées des Cercles des Jeunes Naturalistes, au nombre actuel de 950, et qui comptent environ 30,000 membres. Il leur a donné la devise du Christ : « Voyez les lis des champs », devise qui fut sa grande prédication et qu'il nous légua comme en un testament. Le 4 avril 1931 paraît dans le *Devoir* la première chronique des C.J.N. Le Frère Marie-Victorin se plaisait à répéter que cette chronique à laquelle il a si étroitement collaboré, et qu'encouragent fréquemment plusieurs membres distingués de l'Université de Montréal, est un des plus beaux exemples d'une œuvre de continuité. Les C.J.N. ont encore une chronique régulière dans *l'Action Catholique*, le *Bulletin du Très-Saint-Enfant-Jésus*, et des chroniques occasionnelles dans diverses autres publications. De plus, des tracts d'information populaire, écrits par des spécialistes, sont imprimés depuis 1931 sous le titre général de *Bibliothèque des Jeunes Naturalistes*. Chaque année on distribue gratuitement plus d'un demi-million de ces tracts, dont la Bibliothèque comprend actuellement 77 numéros.

Le Frère Marie-Victorin a donc toujours eu l'œil ouvert sur ses enfants les Jeunes Naturalistes. C'est pour eux surtout qu'il avait transposé, dans le domaine

1. Marie-Victorin, Frère, *Pour nos enfants*. Revue trimestrielle canadienne, octobre 1932. Tiré à part.

des sciences naturelles, l'œuvre du fondateur de l'Institut des Frères des Écoles Chrétiennes, saint Jean Baptiste de La Salle, suivant une formule établie par ce pédagogue de génie, qui fut aussi un saint. Il organise au Jardin botanique un secrétariat permanent de la S.C.H.N. et des C.J.N., et un important bureau de renseignements. Il est clair que les C.J.N., reconnus en 1936 d'utilité publique par le gouvernement de la province de Québec, jouent un rôle très important dans le grand édifice éducationnel canadien-français.

« Le succès des C.J.N., dit le Frère Marie-Victorin, tient à ce que ce mouvement s'insère dans nos déficiences comme la clef dans la serrure, comme la statue dans la niche. Détourner l'enfant des futilités et des atrocités de nos villes, des laideurs et des misères, c'est bien, mais c'est besogne purement négative. Il faut concurremment recueillir les instincts natifs de saine curiosité des enfants, remettre ces enfants dans les voies de la nature, leur apprendre la richesse, l'harmonie de la vie universelle. Il faut faire œuvre positive, besogne d'assainissement. »<sup>1</sup>

Les événements prouvèrent une fois de plus que les réalités sont plus belles parfois que nos plus belles espérances. Il suffit de se rappeler les expositions gigantesques du Mont-Saint-Louis en 1933, du Collège Notre-Dame en 1935, de l'Académie Commerciale de Québec, et nombre d'autres. Le miracle des Cercles des Jeunes Naturalistes a éclaté ! De tous les coins de la province arrivent des montagnes d'herbiers ! L'exposition du Mont-Saint-Louis envahit les grands parloirs, les classes, les longs corridors ! Et le Frère Marie-Victorin, chaque soir, avec de fidèles amis, vient au Collège pour admirer les travaux de ses enfants, et savourer sa joie de se sentir père — et en si peu de

temps ! — d'une si nombreuse famille ! Son œil se mouille sur les simples cahiers de brouillon, dans lesquels s'étalent de pauvres plantes mortes, venues du fond de la Gaspésie ou du Témiscamingue. Il s'émerveille de voir pousser des rameaux en tous sens ! Il relève les observations subtiles des plus humbles, comme il admire, d'un regard fier, les travaux étonnants des élèves de nos grandes institutions. En 1935, le Frère Marie-Victorin avait insisté pour que le jury décerne un premier prix à la petite Liliane Morin, âgée de douze ans. Même il avait pris la peine de relever un certain nombre d'observations originales, délicieusement enfantines, les donnant en exemple aux Jeunes Naturalistes et à leurs maîtres. « L'écorce du saule est brune, écrivait l'enfant. Des bourgeons noirs sont sortis mes petits minous blancs. Au bas, de petits bourgeons rouge-noir poussent. »<sup>2</sup>

★

Qu'est-ce que le Frère Marie-Victorin n'a pas fait pour les enfants ? Durant vingt-cinq années de sa vie laborieuse il a travaillé, travaillé à son œuvre d'amour : la *Flore laurentienne*. C'est aux Jeunes Naturalistes et à la jeunesse du pays laurentien qu'il dédie cet ouvrage colossal de 917 pages, illustré par le Frère Alexandre, f.e.c., de 22 cartes et de 2800 dessins. À la vieille Université où les membres du personnel ont mené une vie de famille si intense, toujours le soleil de l'enthousiasme illumine le bureau du maître, où jamais cependant ne pénètre le soleil du bon Dieu. Dans son indulgence, et pour être demeuré si jeune lui-même, le directeur de l'Institut botanique comprend que beaucoup de choses ne marcheraient pas à leur place, sans l'ardeur et la fougue de la jeunesse. Il s'attache aux enfants de plus en plus. Il leur enseigne que la

1. Marie-Victorin, Frère, *Pour nos enfants*. Revue trimestrielle canadienne, octobre 1932. Tiré-à-part.

2. Marie-Victorin, Frère, *Sur un petit herbier d'enfant*. Le Devoir, 10 octobre 1936.

bonne volonté tient lieu de génie, et que seul l'enthousiasme a le secret de rendre plus faciles les œuvres immenses.

Enfin, puissions-nous comprendre combien le Frère Marie-Victorin a travaillé, étudié, voyagé, et combien il a bataillé pour doter les enfants de la métropole d'un beau et grand Jardin botanique. Il avait fait presque le tour du monde avant d'en élaborer un plan d'ensemble. Avec la publication de la *Flore laurentienne* en 1935, le Jardin botanique ouvre définitivement le Paradis des Fleurs. Hélas ! la Providence n'a pas voulu que le regretté directeur-fondateur voie le parachèvement de son œuvre. Mais il aura été secondé par beaucoup de citoyens qui comprennent les intérêts de l'éducation ; il aura connu au moins le fonctionnement du service éducationnel qui lui tenait tant au cœur : l'école si nécessaire et utile des apprentis-horticulteurs ; les jardins d'écoliers où les élèves de la Commission des Écoles catholiques et celle des Écoles protestantes de Montréal cultivent eux-mêmes fleurs et légumes ; le cinéma éducatif où, durant la saison d'hiver, se massent chaque samedi, dans l'auditorium, quelque 2000 écoliers ; les visites dirigées ; les cours en plein air dans les jardins d'ornement et le jardin économique ; les leçons dans les serres ; les programmes radiophoniques et les expositions de *la Cité des Plantes* dont le Frère Marie-Victorin était le directeur général ; l'École de l'Éveil ou école d'initiation à l'histoire naturelle, pour les tout-petits de quatre à sept ans. (Cette dernière école doit beaucoup au Frère Marie-Victorin. *L'Intérim* du mois de décembre 1944 a publié un article sur ce sujet.<sup>1)</sup> Dans un sens plus large en-

core, celui que les intimes continueront d'appeler tout simplement « le Frère », s'intéresse à toute œuvre extérieure au Jardin, lorsqu'elle s'adresse particulièrement aux petits : à la Bibliothèque des Enfants d'Hochelaga, qu'il protège avec tendresse, aux petits malades de l'Hôpital Sainte-Justine, aux pauvres, aux orphelins.

Nul ne pourra jamais dire combien de fois le Frère Marie-Victorin s'est attendri devant des enfants venus de très loin l'hiver, — à pieds, parce qu'ils n'avaient pas de billets de tramways, — pour assister à une séance de cinéma. Comme il était ému lorsqu'en traversant les allées fleuries, il entendait dire par un marmot : « Papa, as-tu vu les Saint-Joseph ? » Et comme il les trouvait délicieux et charmants, les tout-petits de l'Éveil, qui courent dans les avenues, par bandes joyeuses, ou tiennent sagement la main de leurs mamans. Tous les membres du personnel, à maintes reprises, durent surprendre le Frère Marie-Victorin, dans sa tourelle, regardant défiler les classes bourdonnantes. Tout absorbé qu'il était par ses travaux scientifiques, le directeur, au son des voix mutines et argentées des enfants, se levait automatiquement, comme mû par un ressort ! Il se précipitait à la fenêtre de son bureau, et avec une émotion toujours intense et nouvelle, il écoutait, parmi les gazouillements d'oiseaux, les pas pressés des enfants allant aux serres ou en revenant. « Voilà en vérité, s'écriait-il un jour dans une conférence, l'un des aspects les plus riants de l'école nouvelle. Des murs de verre ou rien du tout ! Le soleil dans les cheveux. Peu de livres. Mais les choses qui se laissent toucher et caresser, qui se laissent comprendre et deviner. »

★

1. Gauvreau, Marcelle, *Le Frère Marie-Victorin et les tout-petits. Hommage de l'Éveil*. *L'Intérim* (Bulletin au Service de la Fédération des Amicales des anciens élèves des Frères des Écoles Chrétiennes), décembre 1944. — *Le Devoir*, 20 janvier 1945.

Ce n'est peut-être pas seulement par un pur hasard que sur ses dernières photo-

graphies, le Frère Marie-Victorin apparaît avec des enfants. Les unes furent prises en juin 1944, lors de la dernière distribution des tracts de la *Bibliothèque des Jeunes Naturalistes*, dans l'un des grands laboratoires de l'Institut botanique. Pour la circonstance, le laboratoire avait été envahi par les élèves du Collège de Longueuil, accompagnés de leur maître et du Frère Rolland-Germain, qui étaient venus prêter leur gracieux concours. Les autres représentent le Frère Marie-Victorin dans les jardins d'écoliers, contemplant les petits jardiniers heureux de découvrir l'émouvant secret de la graine mise en terre, qui apprennent la philosophie lente et sûre qui se dégage des cycles de la vie !

Voilà le dernier souvenir vivant que nous laisse le Frère Marie-Victorin. Ne l'oublions jamais.

Depuis le décès du maître que l'on pleure, ceux qui en ont eu le courage ont sans doute feuilleté la correspondance qui leur reste. Chacun retrouve que le Frère Marie-Victorin considérait les membres de son personnel comme ses propres

enfants. Par son affection envers sa famille véritable dont nous comprenons l'immense chagrin, parce qu'il s'était créé au cours de sa vie scientifique une famille adoptive qu'il laisse dans le deuil, et parce qu'il a beaucoup aimé les enfants qui perdent en lui un père et un grand ami, il a été justement appelé « un papa qui laisse beaucoup d'orphelins ! »

Son âme fut fidèle à la science ; mais il ne voulut jamais séparer la science de la beauté, l'esprit du cœur, la justice de la charité. Le Frère Marie-Victorin, directeur de l'Institut botanique de l'Université de Montréal et du Jardin botanique de Montréal, a écrit un jour :

« Ce serait si beau, ne pas mourir tout entier ! Laisser derrière soi une équipe de jeunes, possédés par un haut idéal spirituel et scientifique. Et les laisser dans cette forteresse que constituent le Jardin et l'Institut botaniques, *avec une âme !* Après moi, voilà l'œuvre à laquelle vous devrez vous consacrer tous !... Continuer la pensée de votre maître disparu ; continuer de cultiver ces admirables vertus chrétiennes que sont la patience, la charité, le dévouement ! »



## LES DERNIERS JOURS DU FRÈRE MARIE-VICTORIN

MARCEL-RAYMOND

C'est un redoutable honneur d'accompagner un grand homme dans ses dernières démarches. Le malheur est que ceux qui vivent avec lui ces précieux moments ne saisissent pas sur-le-champ la portée des paroles qu'ils entendent, la gravité des gestes qu'ils observent, et qu'ils ne voient pas tout de suite l'irréremédiable, le définitif qui caractérisent toutes les phases du drame auquel ils sont involontairement mêlés. Et sans doute faut-il qu'il en soit ainsi : qu'ils voient tout sans comprendre et que ce ne soit seulement après que l'herbe a repris de pousser sur la terre un moment remuée qu'ils trouvent des motivations et des raisons à toutes les paroles, les soupirs, les regards, les gestes qu'ils n'ont pas su interpréter. Ils ont assisté, sans le deviner, à une très grande chose. Ils ont vu un être cher faire ses malles sous leurs yeux et, sans le savoir, ils lui ont même aidé.

Quand nous sommes revenus au Jardin botanique, après les si simples et si émouvantes funérailles du Frère Marie-Victorin, nous sommes allés quelques-uns, les familiers, d'abord dans son bureau, puis dans l'herbier, où les grandes cases vertes, bourrées de spécimens, témoins de tant d'années de labeur assidu et constant, présidaient au plus solennel des silences. Les livres ouverts sur la table, les plantes disposées çà et là, les notes, les fiches, la page interrompue parlaient d'un départ précipité. Mauriac a bien raison : les

morts sont partout ailleurs qu'au cimetière. Une chaise déplacée, l'usure d'un fauteuil ou d'un tapis, un tiroir resté ouvert, un signet dans un livre, une lettre commencée disent davantage la disparition de quelqu'un.

Et si maintenant je me reporte aux quelques semaines que le Frère Marie-Victorin a vécues avec nous, depuis son retour de Cuba, à la mi-juin, jusqu'au 15 juillet 1944, jour de sa mort, je vois que, malgré qu'il fût malade comme rarement il l'avait été, et le moral bien bas, ses derniers jours furent intensément vécus. Pas une minute de perdue. On sentait, confusément et sans trop se l'avouer, qu'il craignait de manquer de temps : il travaillait beaucoup, repassait ses cartons pour finir au plus tôt ce qu'il avait entrepris.

Il avait tant aimé aller dans les bois, avec nous, toucher les plantes de ses mains, les récolter quand il le pouvait, les photographier, les étaler, puis familièrement nous parler d'elles. Il se sentait bien avec sa « petite famille », le long de la route ou au grand air des champs. Les journées d'herborisation les plus fatigantes reposaient son corps malade et chassaient ses plus mélancoliques pensées. Elles l'occupèrent jusqu'à la fin. Je revois maintenant toutes nos dernières sorties. Nous étions depuis quelques années presque toujours les mêmes à l'accompagner : Frère Rolland-Germain, l'immuable compagnon de quarante ans, James Kucyniak, André Champagne. Il avait l'habitude de

nous appeler à son bureau chaque vendredi après-midi afin de fixer l'emploi du temps de la fin de semaine. Il nous laissait entièrement le choix des itinéraires. Nos moindres caprices faisaient loi.

Ce fut une herborisation dans la région de Sutton, le long d'un de ces ruisseaux de montagne aux eaux glacées et tumultueuses, stimulantes parce qu'elles sont leçon d'activité, qui lui plaisaient tant. Une autre à la baie Lavallière, dans ces grandes prairies qui entourent le lac Saint-Pierre, dont nous avions, l'année précédente, commencé l'étude détaillée, paysages étranges avec ses granges à toit de chaume perdues dans l'immensité de foin de grève. Et c'était une excursion dans les Laurentides, à la pluie battante — il n'y avait rien pour l'arrêter —, qui donna plusieurs bons résultats, dont la récolte d'une composée, le Sénéçon doré, loin de son aire générale. Puis, une dernière fois, la tournée des grèves estuariennes qu'il a tant aimées et dont il a si magnifiquement écrit, lieu unique, où une très belle Gentiane perpétue son nom, et où les plantes, devant subir chaque jour l'épreuve de la marée, s'y adaptent de façon prodigieuse en produisant des formes écologiques aussi surprenantes les unes que les autres et dont il a décrit les plus importantes. Ce fut aussi un inoubliable voyage dans le Parc National des Laurentides. Le Frère Marie-Victorin, très malade, tenait bon malgré la froidure, les mouches noires énervantes, les mauvais chemins, trouvant encore le courage de s'enthousiasmer de nos découvertes, de nos observations et de rire de nos badinages. Et c'était, souvenir particulièrement touchant, une excursion sur le haut Saint-Laurent, à la fin de laquelle il nous remercia chaleureusement de l'avoir accompagné, et ceci pour la première fois. Pour la dernière aussi, puisque le voyage suivant était cette fatale herborisation à

Black Lake que j'ai racontée<sup>1</sup>, avec la dernière visite à Saint-Norbert, cadre de son enfance et des *Récits laurentiens*, qui allait finir si brusquement qu'elle ne lui donnerait pas le temps de nous remercier.

Pour nous, les jeunes de mon âge qu'il a formés, le Frère Marie-Victorin fut d'abord un grand savant, doublé d'un maître, qui nous enseigna à aimer la nature et à la comprendre. Il a orienté chacune de nos formations jusque dans ses détails et les a encouragées jusqu'à la fin. Puis un poète qui se sentait chez lui parmi les grands arbres et qui savait lire dans un paysage d'insaisissables écritures. Comme l'écrivait le poète Ivan Goll après avoir lu les *Itinéraires botaniques dans l'île de Cuba* : « Quel poète, quel amant de la nature, le confident des fleurs les plus humbles et les plus secrètes : il vécut assurément une vie beaucoup plus poétique que les poètes eux-mêmes. »

Il fut un maître unique, dont chaque mot était une leçon, un enseignement ; — un voyageur qui a su recueillir sur les pays et les gens des indications précieuses et pour qui le voyage était d'abord un enrichissement ; — un compagnon disert et charmant qui, malgré une santé toujours mauvaise, fit toujours confiance à la vie ; — un écrivain magnifique qui savait se faire agressif lorsque la culture était menacée ; — un humaniste qui incitait les autres à lire et à écrire ; — un père bon, affectueux et compréhensif, orgueilleux de sa disparate et parfois turbulente petite famille. En un mot : un homme au sens le plus entier du mot. Jacques Maritain qui le connut souligna chez lui : « l'ardeur intellectuelle et l'innocence de cœur, la passion de la science et l'amour de Dieu. »

La route était son école. Elle lui avait

---

1. *La dernière herborisation du Frère Marie-Victorin*. Le Devoir, 12 août 1944. — Une brochure. Institut Botanique, 1944.

beaucoup appris. Il lui est resté fidèle jusqu'à la fin. Mais en nous quittant au bord de la route, au soir d'une journée bien remplie, il nous enseignait une dernière fois qu'il fallait aller de l'avant et continuer sans lui le voyage. S'il ne peut plus nous accompagner, sur le siège avant

de son automobile, appuyé sur sa canne, comme je le verrai toujours, sa pensée forte nous accompagnera, nous soutiendra dans les tâches qu'il a entreprises et que nous n'avons qu'à poursuivre, si nous voulons rester vraiment dignes de lui.

---

*Le Comité des Fêtes présentera  
le 18 avril prochain*

*le grand pianiste russe*

**SIMON BARERE**

*Cet artiste de réputation internationale  
sera entendu alors, pour la première  
fois à Montréal.*

Pour réservations : AT. 9451, local 55



## L'ACTION UNIVERSITAIRE PRÉSENTE


Une étude sur le XVII<sup>e</sup> siècle, de Roger DUHAMEL.

Des notes biographiques sur le pianiste russe, *Simon Barère*, par le docteur Jean SAUCIER,

Des notes de RINGUET, sur l'Académie canadienne-française.

Les chroniques de Guy SAUVAGE et d'André LIORAN.

Les Échos et Nouvelles de l'Association.



## QUAND VIVAIT L'HONNÊTE HOMME

Roger DUHAMEL

Chaque civilisation s'exprime par un type d'humanité qui lui est particulier, qui résume en lui-même ses principales tendances. Au cours des âges, il y eut le *politès grec*, le *civis romanus*, le chevalier médiéval, l'humaniste, le parfait courtisan. Il appartenait au XVII<sup>e</sup> siècle de dégager les traits de l'« honnête homme », le produit le plus pur de la doctrine classique et qui rachète à maints égards ses fautes et comble ses lacunes. Car ce type humain est l'un des plus attachants que nous ait légué l'histoire, inséré dans le contexte de la gloire française, au zénith de la monarchie.

En quoi se distingue cet « honnête homme » qui a beaucoup fait gloser et qui demeure l'idéal de son temps ? Les définitions sont nombreuses, celles de Bussy-Rabutin, de La Bruyère, de Pascal, de La Rochefoucauld, mais aucune ne nous satisfait pleinement ; il était très difficile pour les contemporains de saisir la figure véritable de cet homme auquel tous s'essayaient à ressembler. L'abbé Calvet se rapproche davantage de la vérité quand il écrit : « L'honnête homme a des sentiments distingués, il fait profession d'honneur. L'honnête homme a été formé par le commerce du monde, à toutes les exigences de la galanterie et de la politesse. L'honnête homme est cultivé, il est capable de juger des œuvres de l'esprit,

il est capable même d'écrire et il écrit peut-être, mais il n'affecte rien. Il n'est ni soldat, ni courtisan, ni précieux, ni savant, ni poète, ni géomètre : on ne peut pas lui donner un nom qui l'enferme dans une catégorie et le limite : il est honnête homme, c'est-à-dire parfaitement homme. Cette conception de l'homme a dominé la littérature classique, et c'est l'influence mondaine qui l'a apportée. » Retenons surtout ces mots : « mais il n'affecte rien », qui fournisse la note individualisante la plus remarquable.

Le Français du XVII<sup>e</sup> siècle connaît encore bien le latin ; son vocabulaire français s'en ressent. Quand il emploie le mot honnête, il songe à *honestus*, et il n'oublie pas l'idée d'honneur qui y est impliquée. Ce qui signifie beaucoup plus que l'épithète telle qu'elle est en usage de nos jours. Et s'il est question d'honneur, on n'est pas éloigné de l'idéal chevaleresque. Le gentilhomme est le père de l'« honnête homme » et le fils bénéficie de cette hérédité.

Le type même du gentilhomme français est le plus universel qui soit ; il est vraiment d'Europe. (Il en est de même pour la littérature de l'époque). Il a fait l'unité en lui et c'est ce qui le rend si attachant, parce qu'il a su réunir en faisceau les forces centrifuges appelées à dissocier sa personnalité. Cette unité découle de celle

d'un État fort, qui a vaincu, au cours des siècles, les séparatismes féodaux et qui a supprimé tous les éléments dissolvants pour aboutir à la merveilleuse architecture constitutionnelle de l'ordre monarchique français. En servant le roi, le gentilhomme sait qu'il sert une réalité supérieure à la personne du souverain. Il pourrait volontiers prendre à son compte le mot du prince Eugène à ses officiers : « Si nous obéissons, nous nous approchons toujours de la volonté de Dieu, ce qui est la meilleure des libertés. »

Imbu de ce privilège de la noblesse que constitue le service du roi, l'« honnête homme » apprécie hautement les richesses de la culture. Sa vie intellectuelle n'est pas un snobisme, elle correspond à une exigence impérieuse et nullement discutée de son état. L'existence de la cour a poli les mœurs, elle a civilisé les grands fauves de l'époque féodale ; de nouveau, Hercule a filé de la laine aux pieds d'Omphale. Dans son salon, la marquise de Rambouillet a substitué aux duels sanglants les luttes de madrigaux et d'épigrammes.

Le rôle des femmes a été considérable pour maîtriser les passions des hommes. Elles exercent une influence décisive, même si elle demeure discrète, comme il se doit. L'amour respectueux de M. de Nemours pour M<sup>me</sup> de Clèves en porte témoignage. Huet a écrit avec justesse : « En France, les dames vivant sur leur bonne foi et n'ayant point d'autre défense que leur vertu et leur propre cœur, elles s'en sont fait un rempart plus fort et plus sûr que toutes les clefs, que toutes les grilles et que toute la vigilance des duègnes. Les hommes ont donc été obligés d'attaquer ce rempart par les formes, et ont employé tant de soin et d'adresse pour le réduire, qu'ils s'en sont fait un art presque inconnu aux autres peuples. »

L'honnêteté, à son sommet, devient de l'héroïsme. Non pas un héroïsme tapageur et vaniteux, mais un héroïsme simple et naturel, le seul convenable pour un gentilhomme qui ne se pique de rien. Cette pudeur de l'héroïsme, si admirable et si rare, aboutit à une espèce de stoïcisme chrétien. Cet héroïsme est aussi quotidien, c'est-à-dire qu'il se traduit dans tous les actes de la vie. C'est un siècle de grandeur, d'amour et de gloire, pour mieux dire, de conquêtes dans tous les domaines. Car la discrétion ne va pas sans assurance. Pascal lui-même, se posant sur un plan supérieur à celui de la commune humanité, estime que « la passion ne peut être belle sans excès. » Ces excès s'expriment par le faste de Versailles, par la perfection de Racine, par la solitude désolée de Port-Royal, par les amples périodes de Bossuet. « Beauté, mon beau souci », comme avait chanté Malherbe.

L'« honnête homme » s'est formé à la doctrine classique. Cette doctrine, dont on a souvent médité parce qu'on ne s'arrête qu'à la sécheresse des petits talents qui l'ont abâtardie, procède d'une conception scolastique et pour tout dire thomiste, en réaction contre la Renaissance naturaliste et païenne, à une époque où la théologie était encore en honneur. Descartes lui-même, qui s'est voulu rationaliste chrétien, n'y a pas échappé. Gonzague de Reynold a montré comment, « en équilibrant le poids de ce rationalisme par le poids de l'idéalisme augustino-platonicien, en maintenant les droits et privilèges de la vie mystique en face de ceux que revendiquait la vie intellectuelle, on réservait la part de l'intuition, à côté de la part de la démonstration. Marthe et Marie. Marie, c'est donc Platon, c'est donc saint Augustin, c'est l'esprit de finesse, le cœur. Marthe, c'est l'esprit de géométrie, c'est la raison. »

Cette raison suppose des règles. La première est la distinction des genres. À l'anarchie des âges précédents, on veut substituer une hiérarchie, un ordre. On veut « du bon et du solide ». Le vague et l'excessif ne sont plus en vogue. *Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable*. Et cette vérité, on la découvre dans la conformité à la nature. Il ne s'agit pas de la nature comme on l'entendra au siècle suivant, lors de la réaction pré-romantique ; Bernardin de Saint-Pierre et Jean-Jacques viendront plus tard. C'est à la nature humaine qu'on s'attache, on s'efforce de connaître ses ressorts secrets. C'est déjà de la psychologie. C'est ainsi que la littérature classique ne se démode pas ; elle traite toujours de l'homme, de l'homme dans ce qu'il a d'universel et de permanent. Elle se doit donc d'être réaliste ; ce n'est pas encore le réalisme assez plat prôné au XIX<sup>e</sup> siècle et qui est synonyme de myopie. Ce serait plutôt, à condition de l'entendre dans son sens original, du naturalisme, c'est-à-dire peindre « ce qui se fait et se dit tous les jours. » Certes, il y a là un écueil très grave à éviter, celui de la banalité et de la médiocrité. Pour le pallier, il n'y a que le refuge souverain de l'art, qui rehausse tout ce qu'il touche. Et cela entraîne tout un ensemble de règles particulières, l'imitation, la bienséance, la théorie du merveilleux, les trois unités, etc.

À qui l'examine de près dans son mécanisme intime, la doctrine classique peut paraître avec raison trop étroite. Et cependant, nous lui devons des chefs-d'œuvre. Cette apparente anomalie, Reynold l'explique parfaitement dans les lignes suivantes : « La rude discipline à quoi cette littérature s'est volontairement soumise, lui a fait produire des chefs-d'œuvre. Non par sa vertu propre, certes : elle apparaît, lorsqu'on l'isole, si étroite, rigide, minutieuse, avec sa méfiance pour

l'imagination et sa crainte de l'originalité, que l'on se demande pourquoi elle n'a pas plutôt étouffé le génie. Mais la remarque est de Baudelaire ; la rhétorique et les règles n'ont jamais nui, au contraire, au génie... C'est la conjonction de cette doctrine et de ce génie qui a engendré des chefs-d'œuvre. Après, lorsqu'il n'y aura plus que des talents, voire de petits talents, la doctrine se rétrécira sur eux ; ils ne la comprendront plus, tout en demeurant pleins de respect et tout craintifs en face d'elle... Au surplus, tout se ramène à une question d'hommes. »

Voilà donc dans quelle atmosphère intellectuelle s'épanouit l'« honnête homme », image passagère de notre civilisation. Il est le résultat d'un concours de circonstances qui ne se sont conjuguées qu'une seule fois, pour la gloire de l'esprit humain. La grande réussite de cette époque fut que le premier « honnête homme » du royaume, c'était le roi. Le classicisme ne se comprend pas sans Louis XIV, qui a fortement contribué à le définir et à le dégager. Car les lettres ne sont pas indépendantes de l'histoire, les batailles gagnées ou perdues ont leur répercussion sur la vie de l'esprit. Une civilisation est un tout organique, aucune de ses parties ne peut être négligée sans que l'édifice ne soit durement atteint. On connaît le mot magnifique et vraiment souverain (dans tous les sens du terme) du roi à Boileau : « Despréaux, nous avons beaucoup perdu, vous et moi, à la mort de Racine. » Napoléon eût rêvé de faire un duc de Corneille ; Louis XIV fit davantage en partageant les joies intellectuelles de ses contemporains.

Le XVII<sup>e</sup> siècle fut grand. Comment le fut-il ? Dans une étude toute récente, Robert Lacour-Gayet répond à cette question : « Non par l'éclat de ses gloires militaires ou de ses triomphes diplomati-

ques ; il fut terni par des défaites et des échecs ; d'autres époques connurent d'ailleurs des succès également brillants. Non par la splendeur harmonieuse de son architecture : si Versailles est beau, le Parthénon l'est-il moins ? Non par la profondeur de ses philosophes ou la perfection de ses écrivains : à quoi serviraient des comparaisons vaines avec les siècles qui l'avaient précédé et ceux qui lui ont succédé ? Mais, bien plus par l'unité d'inspiration que décèle l'ensemble de ces ma-

nifestations, qu'elles soient guerrières, politiques ou intellectuelles. »

C'est le siècle de l'unité, garantie de sa grandeur. Il est rare, dans l'histoire des hommes, qu'on parvienne à un tel équilibre, qui demeure toujours instable, contre lequel ne tardent pas à se jeter des forces pour le rompre. Il est beau néanmoins que ce point de perfection ait été atteint, ne serait-ce que l'espace d'un bref matin radieux.

---

En marge de : Gonzague de Reynold, *Le XVII<sup>e</sup> siècle*. Éditions de l'Arbre, Montréal 1944.

---

---

La chronique des livres reprendra sa place normale, dès la prochaine livraison.

---

---



## L'ÉMINENT PIANISTE SIMON BARÈRE AU FESTIVAL ANNUEL DE L'A.G.D.U.M.

Les galas annuels de l'A.G.D.U.M. continuent. Cette année, votre comité des fêtes a décidé de suspendre momentanément la formule du concert symphonique pour lui substituer le récital par un artiste unique. Une telle inauguration nous a été suggérée par les fervents du piano qui nous ont demandé de trouver un pianiste excellent non encore entendu à Montréal. La tâche n'était pas facile puisque l'on sait que la métropole a entendu et ré-entendu la plupart des grandes vedettes du clavier. Montréal n'a cependant pas entendu Simon Barère. Cet éminent artiste est bien connu par ses disques mais il n'a jamais joué chez nous.

Nous nous proposons dans cet article préliminaire de vous faire connaître le grand pianiste russe qui jouera pour vous le 18 avril prochain à l'auditorium de l'Université.

Simon Barère est né en 1896 à Odessa, à environ 125 milles de Balta où naquit son grand compatriote Anton Rubinstein. Dès sa plus tendre enfance, Simon Barère s'intéressa au piano. À onze ans, il commença sérieusement l'étude de cet instrument. Il était suffisamment avancé en 1911 pour entrer au Conservatoire de Pétrograd où il fut dirigé à peu près exclusivement par la célèbre Madame Essipoff. C'est à elle qu'il doit le secret de sa prodigieuse technique. Plus tard, Blumenfeld compléta sa formation pianistique dans les

voies du style et de l'interprétation. Bientôt le nom de Simon Barère fut connu à travers toute la Russie. Très jeune encore, il était sur le point de parcourir l'Europe lorsque la guerre de 1914-18 arrêta momentanément sa carrière. Il gagna en 1919 le prix Rubinstein. Dans la suite, il donna un grand nombre de concerts dans les principales villes d'Europe centrale, notamment d'Allemagne où son succès fut immense. Il ne fit que de brefs séjours en France et en Italie. Son début en Angleterre fut longtemps retardé à cause de son origine russe et ce n'est qu'en 1934 qu'il se fit entendre à Londres pour la première fois. Ses récitals d'Angleterre furent une série de nouveaux triomphes. Durant son séjour en Angleterre, il enregistra pour la Compagnie Victor la plupart des disques que nous écoutons aujourd'hui. L'enregistrement de la Toccate de Schumann constitue un tour de force extraordinaire de technique : cette pièce est trop longue pour un seul côté de disque et trop courte pour deux côtés. Plusieurs autres grands pianistes ont tenté cet enregistrement sur un seul côté mais ils ont tous échoué. Seul Barère a réussi.

Simon Barère a fait deux tournées sensationnelles en Amérique du sud. À Rio de Janeiro, il a fait salle comble sept fois en seize jours. Le même succès l'accompagna en Argentine. Il fit son début à

New-York en 1936 à la traditionnelle salle Carnegie où depuis, il a peut-être joué une trentaine de fois. Il s'est fait entendre dans la plupart des grandes villes des États-Unis et il a joué avec tous les orchestres symphoniques de la grande république. Son récent récital de décembre dernier à la salle Carnegie, — que nous avons eu le privilège d'entendre, — lui a valu les éloges unanimes de la presse new-yorkaise.

Simon Barère est un pianiste complet. Il est aussi à l'aise dans Bach et Scarlatti que dans Rachmaninoff et Scriabine ; cependant, il joue avec prédilection la musique romantique, et c'est dans Schumann, Chopin et Liszt qu'il excelle. Il n'a ni mièvrerie ni dureté. Son jeu, extrêmement simple et sincère, est éblouissant par la

netteté dans le staccato et par la limpidité dans la vélocité. Il exprime la musique comme un Russe qui a souffert, qui a traversé plusieurs révolutions, qui vit en exil et qui a un fils à la guerre. Ces circonstances tragiques font de lui un pianiste d'une personnalité fort attachante et qui ne peut pas interpréter le répertoire du piano exactement de la même façon que les autres grands pianistes. On voudra sûrement entendre cet artiste, nouveau parmi nous, mais déjà très connu en Europe et dans les Amériques. On peut dès maintenant signaler son désir d'assister à son récital du 18 avril au secrétariat de l'A.G.D.U.M.

Jean SAUCIER,  
*président du comité des fêtes.*

---

---

N'oubliez pas de joindre à votre cotisation, une contribution spéciale pour le FONDS DES ANCIENS. Nous vous rappelons que toute souscription au Fonds des Anciens peut être déduite de votre revenu imposable, jusqu'à concurrence de 10% de celui-ci, autres dons compris.

---

---

## DE L'ACADÉMIE CANADIENNE-FRANÇAISE

RINGUET

De bon ou de mauvais gré, notre pays a vu son âge *colonial* durer longtemps. S'il a grandi, il a été lent à atteindre l'âge d'homme. Que ce fut à l'époque des Bourbons ou à celle des Windsor, il semble que, jusqu'à ces tout derniers temps, il ait gardé les yeux de l'esprit constamment tournés vers cette Europe dont il attendait des directives, des exemples et la nourriture spirituelle indispensable à la croissance d'une nation. Tout à sa dure tâche qui était de *vivre*, il n'avait point loisir de se faire une culture propre.

Or depuis quelques années nous assistons à une floraison inespérée. Il semble que les Canadiens désormais, tant de langue française que de langue anglaise, veuillent s'adonner à ce que j'appellerais les arts spirituels, pour les distinguer des arts plastiques. Notre littérature, bien que jeune encore et restreinte, tend à s'enrichir ; et les œuvres nouvelles sont assurément plus libres, plus neuves que celles d'hier. J'en parle à mon aise, moi qui suis d'une génération qui n'est plus tout à fait cette « jeune génération » dont nous espérons ouvertement qu'elle fera plus et mieux que nous.

La fondation d'une Académie canadienne-française, dans l'esprit de ceux qui l'ont formée, n'est certes pas un couronnement : tout au contraire. Il ne leur est nullement venu à l'esprit de décorer ainsi

leur travail car ils ne se font sur sa valeur aucune illusion. Mais ils croient qu'une telle naissance était de nature à stimuler quelque peu le mouvement vers la culture qui actuellement se fait jour.

Ils ont tout d'abord tâché que leur choix soit à tout le moins défendable. Certes, il est des noms qu'ils eussent désiré voir figurer dans leur Assemblée ; si la modestie de ceux-là les a empêchés d'accepter l'invitation qui leur était faite, peut-être dans un avenir prochain accepteront-ils de se rallier.

Le nombre des sièges de cette Académie est limité à vingt-quatre dont huit intentionnellement ont été gardés vacants. Ces places sont ouvertes par voie d'élection à tous ceux des nôtres qui, ayant tâché de se distinguer par le travail et ayant eu à cœur d'enrichir notre patrimoine par leurs livres, auront foi que d'une telle réunion d'hommes encore actifs peut sortir quelque émulation, quelque stimulation et quelque effort collectif utile.

Les fondateurs ont cru devoir poser à l'admission des conditions certes proportionnées à notre développement, mais auxquelles ils entendent rigidement tenir. Il ne leur paraît pas qu'avoir, comme on dit, « du talent » et de la facilité soit un titre suffisant, si celui qui est ainsi doué ne s'est pas donné la peine d'offrir à son

pays, sous la forme durable du livre, le bénéfice de ses dons et de ses connaissances. Il ne leur a pas paru que celui qui peut produire des œuvres permanentes et ne le fait pas, méritât d'être encouragé. Je le répète, l'Académie veut être un aiguillon et non pas une couronne.

Elle prendra garde de s'ériger en magister ; mais si elle peut aider à la purification de notre langue et à son enrichissement, soit par l'étude, soit par des travaux, elle tâchera d'accentuer une tendance heureuse qui de plus en plus se manifeste parmi nous. Peut-être essaiera-t-elle aussi, à l'occasion, de signaler au public lecteur de plus en plus grand, — quelle joie que de pouvoir dire de telles

paroles — les œuvres qui lui paraîtraient les plus dignes de remarque.

Enfin elle n'aura qu'une politique : développer la culture d'expression française dans notre pays, je précise, dans *notre pays*. Car tous ceux qui en font partie espèrent qu'un jour il lui sera donné d'accueillir un écrivain canadien vivant sur les bords de la Miramichi, de la Rivière Rouge ou du Fleuve Fraser.

En attendant, ils veulent faire vivre et agir une Assemblée qui leur paraît opportune et dont il leur semble que, pour l'avenir surtout, la fondation était une nécessité.

Ils n'ont pas d'autre but.

---

---

Afin de ne pas être déçus, réservez dès maintenant vos billets pour le concert-gala : SIMON BARÈRE.

Appelez au secrétariat de l'Association, AT. 9451, local 55.

---

---

## PROBLÈMES DU NORD-EST EUROPÉEN : LA PRUSSE-ORIENTALE

---

Le mois de décembre a réservé la désagréable surprise d'une vigoureuse offensive dont on ne pensait plus les Allemands capables. Bousculée entre la région de Malmedy et celle de la Sarre, l'armée américaine a commencé par céder rapidement du terrain en Belgique et dans le Luxembourg. Un moment, on a pu craindre Liège, Namur et même Sedan menacés.

Après une dizaine de jours, le commandement allié rétablissait la situation, en partie grâce à l'héroïsme des contingents demeurés à Bastogne. Bien qu'encerclés, ils ont résisté jusqu'à ce que, dans un mouvement de reflux, les troupes américaines soient revenues les délivrer. Fin décembre, le saillant pratiqué par la poussée nazie se rétrécissait peu à peu jusqu'à ne plus compter qu'une largeur d'une dizaine de milles.

À ce moment, d'autres tentatives du même genre paraissaient en préparation du côté nazi. Elles ne prendront plus les Alliés à l'improviste. Celle qui vient de se terminer aura surtout eu pour résultat de dissiper de tenaces illusions à propos d'une fin prochaine des hostilités. Les Allemands se ruent avec l'énergie du désespoir contre les barreaux de la cage qui se referme peu à peu sur eux. Ils n'en sont pas moins traqués de trois côtés à la fois.

Les Nazis ont de même cherché à reprendre du terrain sur le front italien. Ils n'y ont réalisé que des gains insignifiants, d'ailleurs compensés par des progrès alliés.

Mention doit être faite des regrettables événements de Grèce. Cette Grèce dont nous étions heureux de fêter récemment ici la libération, est la proie d'une guerre civile au

milieu de laquelle les Britanniques ont dû intervenir pour rétablir l'ordre. Sauf le cas de l'infortunée Pologne, on ne saurait imaginer plus dramatique situation que celle de ce pays qui, après avoir glorieusement repoussé l'agression italienne, subi la dure occupation nazie, souffert de la famine, se trouve actuellement déchiré par des dissensions intérieures.

Du côté russe, la lutte fait rage dans le secteur hongrois. Depuis longtemps assiégée, Budapest est l'enjeu d'un combat sans merci qui se poursuit de maison à maison en rappelant les scènes d'horreur du siège de Stalingrad. D'une vieille capitale qui était une des perles de l'Europe, il ne restera sans doute plus que des ruines. Libération chèrement payée ! Cette triste rançon a déjà été le sort de bien des villes qui s'enorgueillissaient du rôle de sanctuaires de la civilisation occidentale. Une fois maîtresses de Budapest, les armées soviétiques menaceront directement Vienne. Plus au nord, elles sont déjà entrées assez profondément en Slovaquie.

Le secteur polonais paraît relativement calme au point de vue militaire. C'est la situation politique qui y est agitée ; nous aurons l'occasion d'y revenir lorsqu'elle se sera un peu clarifiée.

★

En attendant, quelques remarques seront exposées ici au sujet de région du nord-est européen sur laquelle on ne possède que fort peu de renseignements.

Dès le milieu de septembre, les troupes allemandes étaient chassées de la Lithuanie, puis de l'Esthonie, tandis que Riga, la capitale de la Lettonie, n'était prise que par la suite. Cependant, malgré la chute de cette

ville, des contingents allemands importants sont demeurés dans le pays. Les Russes se montrent très sobres d'informations. Ils ont d'abord parlé de la liquidation des troupes nazies ainsi séparées de la Prusse-Orientale sur laquelle le gros des troupes allemandes avait dû battre en retraite. Puis, il a été question d'une trentaine de divisions qui s'obstinaient à résister, sans doute dans la région de Liépaja (Libau) et de la pointe formée par le territoire letton vers le golfe de Riga. Quoi qu'il en soit, il doit y avoir là des forces relativement considérables puisqu'elles ont réussi à tenir tête à tous les efforts tentés contre elles et dont certains paraissent avoir été menés avec des moyens puissants.

L'acharnement de cette résistance a soulagé la pression exercée par l'armée soviétique sur les frontières de la Prusse-Orientale. En obligeant les Russes à poursuivre le combat à l'est, elle opère une diversion qui les rend hésitantes à s'engager à fond dans de vastes opérations à l'ouest. C'est là un exemple de la hardie mais coûteuse tactique allemande, dont on a vu également des applications en France notamment dans les ports, et qui consiste à laisser à l'arrière des troupes qui retraitent des groupes isolés, plus ou moins sacrifiés, afin de gêner sinon de paralyser les opérations.

A moins d'admettre que les Russes aient volontairement fait halte, c'est ce qui expliquerait l'immobilisation de leurs armées aux confins lithuano-allemands. Dès la fin d'août en effet, la frontière de la Prusse-Orientale paraissait sérieusement menacée. Les noms de Memel, d'Eydtkunen, la station frontière, d'Insterburg, la première ville allemande importante, figuraient déjà dans leurs communiqués. Depuis près de quatre mois, il n'en est plus question. Aucune activité sérieuse ne serait à signaler dans ces régions où l'hiver est d'ailleurs très rigoureux.

Comme on le sait, la Prusse-Orientale est destinée dans l'esprit des Alliés, à devenir en faveur des Polonais une compensation pour la perte de leurs territoires à l'est de la ligne Curzon et dont les Russes exigent la cession.

Curieuse contrée que cette Prusse-Orientale dont le Traité de Versailles a fait pendant vingt ans un îlot allemand séparé du territoire principal par le trop fameux « corridor polonais. »

C'est le début de l'immense plaine orientale, un pays sans modelé, presque sans couleur, un sol sablonneux. Comme arbres, surtout des pins maritimes vers le rivage et de belles forêts de sapins à l'intérieur. Ce sol habitué à la neige et au gel est compris entre le cours languissant de la Vistule, qui s'empêtre dans le sable au milieu d'un lit mal bordé, et celui du Niémen qui arrose Tilsitt, célèbre par l'entrevue de Napoléon et d'Alexandre. Les eaux grises de la Baltique la bordent au nord sur une côte étrangement protégée par de minces bandes de terre s'allongeant comme des rubans qui cernent d'étroits bras de mer. Des étangs aux rives plates et, vers l'est, de nombreux lacs groupés en chapelets dont les plus connus sont ceux de Mazurie que les furieux combats russo-allemands de septembre 1914 avaient, dit-on, teintés de sang.

Cette région rude où la vie est sévère ne compte que peu d'industries. Le sol lui-même est ingrat : des champs de pommes de terre, de choux, de betteraves, des élevages de chevaux.

C'est la terre d'élection du conflit séculaire entre Germains et Slaves. La masse orgueilleuse du Château de Marienbourg, qui évoque la garde montée par les Chevaliers Teutoniques sur ces confins troublés, se dresse à son entrée. Polonais et Lithuaniens alors coalisés, avaient au XVème siècle fait essuyer à ces Chevaliers une retentissante défaite à Tannenberg. En septembre 1914, un vieux général allemand tiré de sa retraite par la grande guerre, en arrêtant sur les mêmes lieux la ruée russe, avait cru effacer définitivement le souvenir amer de cet échec. Le Maréchal-Président Von Hindenburg est enterré sur l'emplacement de sa victoire. Comme Waterloo, Tannenberg est un site héroïque. Ceinturée de cimetières de guerre, l'immense plaine qui descend en pente douce vers des lisières de forêts impressionne par sa majesté. Parmi le vide et le silence, nul effort n'est nécessaire pour imaginer le choc des deux races ennemies, tant l'air est saturé du souvenir de leurs mêlées.

Le monument qui couronne la partie la plus élevée de la plaine est de lignes massives et rudes comme le géant à tête carrée qui y dort, veillé par des soldats. Dès la mort du Maréchal Tannenberg était devenu un pèlerinage patriotique. Talons joints, le corps raidi, le bras levé, le visage crispé, chacun défilait de-

vant son cercueil comme pour prêter serment devant l'autel de la patrie. Dans le geste identique de tous ces hommes se lisait, depuis dix ans déjà, la volonté obstinée d'un peuple tendu vers la guerre.

De même que la rigueur du climat a habitué les corps à la lutte, la coupure pratiquée entre la Prusse-Orientale et le reste du territoire allemand a avivé le désir de revanche, en rendant plus tangible la réalité de la défaite. Si l'hitlérisme est né en Bavière, c'est en Prusse-Orientale qu'il a fait ses plus rapides et immédiats progrès. Dès les élections de 1930, la presque unanimité de la population, hobereaux et paysans, se prononçait en faveur du régime nazi.

Sans doute cette population était-elle primitivement de races mélangées : russe, polonaise, lithuanienne. Les nombreux noms de famille à terminaison en *ow* ou en *itz* qu'on y rencontre n'ont rien de germanique ; ils sont spécifiquement slaves. Ce serait cependant contester l'évidence même que de chercher à nier la profonde empreinte allemande, et même prussienne, qui marque cette contrée. Elle compte parmi les plus « prussianisées » du Reich, précisément en raison de sa situation de région-frontière.

D'ailleurs en 1920, lors du plébiscite institué pour le territoire d'Allenstein, plus de 90% des habitants ont signifié par leur vote leur volonté de rester allemands.

Est-il besoin de préciser que ces observations ne comportent aucune espèce de réserve au projet de démembrement de la Prusse-Orientale ? Après son long et douloureux martyre, après une nouvelle amputation, l'infortunée Pologne a droit à une compensation qui ne sera jamais qu'une atténuation de ses malheurs. La situation géographique de la Prusse-Orientale suggère une solution logique par la suppression du « corridor » de néfaste mémoire et l'octroi bien légitime à la Pologne d'une large façade maritime. En outre, pour l'Allemagne, ce serait un châtement mérité.

Mais les hommes ne se laissent pas transférer aussi facilement que des territoires. En cherchant à évoquer la physionomie de ces contrées, on a voulu indiquer ici les complications possibles. Il ne semble d'ailleurs pas, du côté russe tout au moins, qu'il soit question

d'attribuer à la Pologne la Prusse-Orientale tout entière. Les Soviets paraissent avoir l'intention d'en exclure la région de Koenigsberg, la ville natale de Kant, capitale de la contrée.

On peut imaginer qu'à cet effet ils appuieraient certaines revendications lithuaniennes fondées sur des arguments historiques et ethniques tels que la survivance de noms de famille ou de localités, comme Gumbinnen, Stallupönen, Pillkalen, Rominten, etc., qui n'ont rien d'allemand. Ainsi la République lithuanienne, déjà agrandie de Vilna aux dépens de la Pologne, recevrait en outre la contrée de Koenigsberg aux dépens de la Prusse. Cette nouvelle annexion prolongerait le territoire de Memel, jadis pointe extrême de l'Allemagne où la Reine Louise de Prusse était allée chercher refuge lors des victoires napoléoniennes, et que les Alliés avaient attribuées à la Lithuanie en 1923. Ainsi ressuscitée sous l'égide des Soviets, la Lithuanie, grâce à son puissant protecteur, verrait son territoire considérablement augmenté.

Pendant une dizaine d'années, les habitants de Memel ont énergiquement résisté à la domination lithuanienne ; ils lui ont suscité toutes sortes de difficultés jusqu'au moment où, à la veille de la guerre actuelle, ils sont rentrés dans le giron allemand. Il est peu probable que la défaite nazie modifie leurs sentiments et sans doute leurs compatriotes de Koenigsberg se montreront-ils tout aussi récalcitrants. On peut prévoir que les habitants des territoires octroyés à la Pologne feront au nouveau régime une même opposition farouche. De la part des responsables de la guerre, cette résistance ne saurait être tolérée. Aussi pourrait-on envisager de compléter les transferts de territoire par des transferts de population. La Prusse-Orientale ne compte que 2,300,000 habitants. Ceux d'entre eux qui le désireront — ce sera sans doute la majorité — rejoindraient leur sol national, tandis que les Polonais dispersés en Allemagne viendraient prendre leur place. Un salutaire échange de population aurait ainsi lieu.

Après la guerre turco-grecque de 1922, les Hellènes d'Asie Mineure ont été rapatriés en Grèce et les Turcs de Thrace ont quitté ce territoire pour rejoindre leurs compatriotes dans leur mère-patrie. Le résultat s'est révélé excellent. La longue querelle turco-grecque s'est en-

fin apaisée au point que les deux pays ont contracté une alliance durable. L'Europe a enfin été débarrassée d'une source de continuels conflits.

Pourquoi n'appliquerait-on pas dans le Nord-Est européen des méthodes qui ont fait leurs preuves dans le Sud-Est ? Procédé quelque peu brutal à première vue, les échanges de population ont déjà eu d'heureuses conséquences. D'ailleurs, après les actes de barbarie dont les Allemands se sont rendus coupables, y

aurait-il lieu de s'apitoyer sur leur sort ? N'ont-ils pas donné eux-mêmes l'exemple en déportant des populations entières, même des populations allemandes, comme celles des Pays Baltes qu'ils ont obligées à réintégrer le Reich ?

Si à ce prix il était possible de mettre fin à un antique et tenace conflit de races et d'établir la paix dans cette partie de l'Europe, ce serait un bienfait sans précédent.

André LIORAN

*Le Comité des Fêtes présentera*

*le 18 avril prochain*

*le grand pianiste russe*

**SIMON BARERE**

*Cet artiste de réputation internationale  
sera entendu alors, pour la première  
fois à Montréal.*

Pour réservations : AT. 9451, local 55



## EN MARGE DE...

### ● VIVE LE CANADA

Notre pays a fourni un effort considérable dans la guerre présente. Notre contribution dans tous les domaines est, toutes proportions gardées, la plus formidable, la plus dynamique, la plus efficace qui soit.

Voilà pourquoi nous considérons dans le Québec que la conscription n'est pas nécessaire. Nous sommes aussi patriotes que les autres, mais nous sommes des Canadiens avant d'être des impérialistes.

Qu'a donné la conscription durant la première grande guerre ? Quelques milliers d'hommes et une blessure béante aux flancs de l'unité nationale ! Joli résultat !

Que donnera la conscription dans la guerre actuelle ? Le même résultat. Rien de plus. C'est peu !

Ne vaudrait-il pas mieux chercher un terrain de bonne entente entre l'impérialisme des uns et le nationalisme des autres ?

Avec le volontariat notre petit pays a donné plusieurs centaines de milliers de soldats. N'est-ce pas suffisant ?

Avec la conscription qu'on réclame à cor et à cri dans la langue de Shakespeare, on risque de voir s'élargir le fossé qui sépare le Canada français et le Canada anglais ! Ce petit jeu dangereux vaut-il la chandelle qui va allumer de malheureuses et indésirables discordes dans notre pays ?

Ayons donc le sens de la mesure. Déjà, des voix canadiennes-anglaises se sont demandé si notre contribution en hommes n'était pas suffisante.

Si on avait suivi le plan du général McNaughton qui voulait garder l'armée canadienne pour l'invasion de la France, serions-nous aujourd'hui devant une impasse ?

En tout cas, il est profondément pénible et regrettable que nous ayons à affronter une

situation ennuyeuse et qui aurait pu être évitée.

C'est un engagé volontaire de l'autre guerre qui parle et il a autant le droit de dire sa façon de penser que certains petits messieurs qui n'ont pas payé de leur personne dans la première grande guerre — ni dans celle-ci !

Sachons garder le sens de la mesure et cela sera infiniment préférable à tout point de vue.

Vive le Canada !

### ● LA GÉNÉROSITÉ QUI S'IMPOSE

Il y a quelques semaines, une dame de Montréal oubliait dans un taxi \$5000. en obligations de la victoire. Le chauffeur lui rapportait son trésor et elle lui remettait un billet de \$100. Voilà qui est très bien.

Récemment, un étranger laissait son portefeuille dans un taxi : \$100. en argent et des chèques pour une valeur de \$500. Il remit au chauffeur honnête un billet de banque plié. Un dollar ! Voilà qui est beaucoup moins bien.

Il y a une vingtaine d'années, à Paris, un monsieur distrahit abandonnait dans un taxi une serviette qui contenait 500000 francs en billets de mille francs. Ce chauffeur reçut une récompense de cinq francs !

Tout Paris fut indigné et Léon Bailby, de l'Intransigeant, disait qu'une loi devrait obliger ceux qui perdent une somme importante à donner tant pour cent aux honnêtes gens qui leur rapportent leur « magot » ! Ce journaliste savait fort bien qu'une telle loi est impossible, mais la proposition de l'Intran était l'expression de l'indignation populaire.

La générosité s'impose à ceux qui ont le bonheur de retrouver, grâce à l'honnêteté de M. Untel, la somme plus ou moins importante qu'ils ont eu le malheur de perdre.

Hélas ! l'égoïsme est roi et, comme la nature humaine est là, il se peut que la mesquinerie

de quelques-uns incite les autres, dans l'avenir, à être moins honnêtes ! Loin de nous la pensée de conseiller à ceux qui trouvent une petite fortune de la garder pour eux, mais, il faut avouer que le geste de remettre quelques sous de « pourboire » à celui qui vous remet les quelque cent ou mille dollars qu'il a trouvés, n'est guère de nature à encourager la pratique de l'honnêteté !

Pourquoi les journaux ne mettraient-ils pas en grosses lettres le nom de l'égoïste qui aurait le toupet de remettre une somme dérisoire à celui qui lui rapporterait la somme considérable qui a été perdue ?

Ce serait une punition méritée et une leçon utile à ceux qui, dans les mêmes circonstances, seraient tentés d'oublier qu'en l'occurrence la générosité s'impose !

### ● RIEN SANS ÇA

Ce haut personnage de l'Ontario dit que dans les écoles de sa province on doit attacher plus d'importance à l'étude des langues étrangères, et notamment du portugais et de l'espagnol.

C'est très bien, mais cet homme d'État sait-il qu'un bon tiers de la population au Canada parle le français ? Sait-il que dans l'intérêt de l'unité canadienne, il convient d'abord que les écoliers d'Ontario aient une bonne connaissance du français ?

Il est indiscutable que savoir l'espagnol sera fort utile, demain, à ceux qui voudront s'occuper de commerce, d'industrie ou d'affaires avec les pays de l'Amérique du Sud.

À ce sujet, nous pourrions citer le cas d'un Canadien français qui a brillamment réussi et qui est à la tête d'une grosse situation parce qu'il savait l'espagnol, mais il avait appris les deux langues officielles au pays avant d'étudier l'espagnol.

N'est-ce pas un exemple à suivre par tous nos compatriotes ? Savoir l'anglais et le français d'abord ; aborder ensuite l'étude de l'espagnol, si on veut améliorer les relations entre le Canada et l'Amérique du Sud, ou se créer une situation là-bas.

Évidemment, un Ontarien peut se passer du français, mais, franchement, est-ce là une façon de servir l'unité nationale ? Nous répondons par un non catégorique.

Quant à ceux qui soulèvent les préjugés de race et qui considèrent le français comme un fardeau inutile, ils peuvent être d'excellents impérialistes, mais sont-ils de vrais Canadiens ?

Toute la question est là. On aura beau dire et beau faire, l'unité canadienne ne sera qu'un beau rêve, tant que nos compatriotes de langue anglaise n'auront pas compris que le bilinguisme est une nécessité dans un pays comme le nôtre.

Trop de Canadiens anglais s'obstinent à ne parler que l'anglais. Au point de vue strictement anglais, ils ont peut-être raison. Au point de vue canadien, qui donc ne leur donnerait pas tort ?

À tout événement, nous bâtissons des châteaux en Espagne tant que nous n'aurons pas tous compris que le bilinguisme est absolument nécessaire à une véritable et solide unité canadienne. Le colonel Bovey et M. Édouard Montpetit qui parlent les deux langues ne devraient-ils pas être pris comme modèles par tous nos compatriotes de l'Ontario et du Québec ?

### ● CE CERTIFICAT PRÉNUPTIAL

Ce certificat prénuptial a fait et fera couler beaucoup d'encre. Dans une province catholique comme la nôtre, il ne saurait être question d'imposer cette mesure par une loi, puisque l'Église catholique s'oppose à toute loi de coercition ; par ailleurs, un mandement récent de l'épiscopat de la province recommande fortement aux futurs conjoints de se soumettre volontairement à l'examen médical avant le mariage. Inutile de rappeler que la Faculté de Médecine, les ministères de la santé et les services de santé considèrent que le certificat prénuptial doit, de plus en plus, entrer dans nos mœurs.

Tout candidat au mariage devrait comprendre la nécessité d'un geste susceptible de rendre les plus grands services au point de vue conjugal et au point de vue familial. Si on attache à la santé la valeur intrinsèque qu'elle possède et l'influence qu'elle a sur le bonheur des époux et sur le bien-être des enfants, il est évident que les fiancés devraient se conformer aux recommandations de notre clergé et aux directives des gardiens de la santé publique.

Un ancien pensionnaire de Saint-Jean-de-Dieu qui se marie avec une tuberculeuse qui n'est pas guérie, c'est un non-sens inqualifiable, un désastre. Et quand, trois semaines après, le mari doit retourner à l'asile et la femme au sanatorium où elle meurt, voilà qui n'est pas à l'honneur de notre civilisation ! Et cette histoire est un fait authentique.

Il importe donc d'éduquer nos contemporains, de les mettre en garde contre des gestes abracadabrants !

Se soumettre librement, volontairement à l'examen médical avant le mariage, et se soumettre de bonne grâce aux instructions du médecin, voilà une méthode saine et bien-faisante qui préviendrait nombre de faillites conjugales — de bonheurs manqués !

Pensons simplement à tous les syphilitiques qui, par ignorance, négligence ou inconscience, se marient sans être guéris, et cela nous encouragera à déployer tous les efforts possibles pour inciter les nôtres à passer chez le médecin avant de se présenter chez monsieur le curé.

## ● MUSIQUE

La musique, la vraie, la grande musique est une source d'enchantement pour ceux qui savent en goûter le charme et la profondeur. Aussi, tout mouvement propre à servir la culture musicale chez nous doit être signalé et encouragé.

Après dix ans de repos, d'un repos qui semblait être éternel, la rue « Le Passe-Temps » renaît avec une toilette neuve et une vigueur nouvelle.

Pendant près de cinquante ans, à une époque où le piano n'était pas traité en parent pauvre, où la radio ne l'avait pas encore supplanté, « Le Passe-Temps » apportait dans les foyers, surtout dans les milieux populaires, des articles de propagande et des pages de musique aussi intéressantes que les danses au rythme endiablé et les pièces classiques traduites en style barbare que l'on entend, à l'heure actuelle, sur les ondes radiophoniques.

Cette modeste revue a sûrement contribué dans le passé à développer le goût de la musique dans notre province.

Le premier numéro de la revue ressuscitée contient, entre autres, un interview de l'un

de nos plus vénérés musiciens, un homme qui reste toujours jeune, M. Arthur Letondal. C'est M. Yves Tanguay, fils de M. Georges-Émile Tanguay, qui a interviewé M. Letondal.

Tous les mois, une rubrique intitulée « La musique est mon passe-temps » sera rédigée par un profane dont le violon d'Ingres est la musique. Le premier de ces articles — « Musique adorable » — a été rédigé par l'un de nos médecins.

Et, bien entendu, « Le Passe-Temps » publiera comme auparavant plusieurs pièces de musique. Nos compositeurs canadiens auront là l'occasion de publier quelques-unes de leurs œuvres.

On annonce pour le second numéro de la revue un article de M. Isidor Philip, le célèbre pianiste et professeur français.

« Le Passe-Temps » mérite d'être encouragé et soutenu par tous ceux qui aiment la musique.

## ● UNE TÂCHE PRESQUE SURHUMAINE

Après la victoire, il faudra que les grandes nations démocratiques mettent de l'eau dans la bière, le vin, le whisky ou la vodka de leurs idées plus ou moins intransigeantes, si elles veulent réellement travailler à instaurer le règne d'une paix sincère, durable, véritable.

Si l'égoïsme nationaliste ou impérialiste l'emporte sur un nouvel ordre, sur un internationalisme de bon aloi, ce sont nos petits-fils qui paieront pour le manque de bonne volonté, de charité et d'intelligence qui aura présidé aux décisions des démocraties victorieuses.

Les peuples vainqueurs se doivent de chercher et de trouver une formule qu'ils sachent au besoin imposer par la force, s'ils veulent sauver ce qui nous reste de civilisation.

L'humanité, après deux saignées effroyables en trente ans, doit s'attendre que les Alliés découvrent enfin le moyen efficace de mettre fin aux guerres de conquête.

Une Société des Nations sans une puissante flotte aérienne, sans d'immenses forces navales, sans une immense armée, ressemblerait à un pays qui, pour se défendre, n'aurait que des avions démodés, des navires usagés et des soldats armés de hallebardes et d'arquebuses !

Les Alliés doivent donc avoir assez de cran, de volonté, de bonne volonté et de jugement

pour étudier et résoudre le problème formidable qu'ils ont devant eux.

Que la Providence inspire aux hommes d'État la sagesse utile, nécessaire à la solution des questions qui surgiront dans l'après-guerre.

Qu'on ait garde de l'oublier, la paix ne régnera dans le monde civilisé que si elle est fondée sur le bon vouloir, sur l'esprit de charité, sur la justice, sur le droit.

Cependant, comme il y aura toujours des barbares, que les peuples libres et amis de la liberté se souviennent qu'ils doivent être unis, qu'ils doivent être forts, s'ils veulent réellement que l'humanité ne sombre pas sous les coups de ceux qui rêveraient encore de conquérir le monde !

Guy SAUVAGE

---

## NECROLOGIE

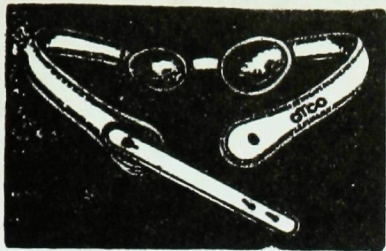
### ● LE Dr G. BOUSQUET

Le Dr Gaspard Bousquet, maire de Varennes depuis 1919, est décédé en son village natal. Ayant fait ses études classiques au collège de l'Assomption, il avait eu son doctorat en médecine à l'Université Laval de Montréal en 1905. En plus de ses fonctions de premier magistrat, il était préfet du comté de Verchères depuis 1923.

### ● LE Dr A. GAUTHIER

Le docteur A. Gauthier était né à Montréal. Il avait fait ses études aux collèges de Montréal et de Saint-Jean, et ses études médicales à l'Université de Montréal.

---



Ajustement, par des experts des deux sexes, dans notre studio ou à domicile, sans frais supplémentaire.

**P H A R M A C I E**

**LE DUC**

Inguinale indirecte — Scrotale  
Fémorale — Ombilicale — Ventrale  
Inguinale directe

Nos spécialistes possèdent les connaissances particulières requises pour un ajustement exact des ceintures adaptables aux diverses hernies. Visitez notre nouvelle succursale angle Maplewood et Bellingham, près du nouvel édifice de l'Université.

1416, RUE BLEURY — TEL. LA. 3196

## VOTRE TESTAMENT !

Un exécuteur testamentaire personnel peut tomber malade durant son administration et il ne sera pas toujours disponible lorsque ceux qui dépendent de vous auront besoin de son aide.

Nommez cette Société votre exécuteur testamentaire. Elle a été créée dans ce but et possède ces garanties :

**COMPÉTENCE, PERMANENCE, SÉCURITÉ**  
qu'aucune personne en particulier ne peut offrir.

## Le SUN TRUST Limitee

Joseph Simard, O.B.E.,  
président

Albert Hudon, Hon. J.-A. Brillant, C.L.,  
vice-présidents

Hervé Prévost,  
directeur général

Gérard Favreau,  
secrétaire

J.-H. Chrétien  
gérant à Québec

*Succursale*  
132, St-Pierre  
QUÉBEC

*Siège social*  
10 ouest, St-Jacques  
MONTRÉAL

## DISCIPLINEZ VOS APPETITS

Pour rester bien portant, cherchez de préférence un travail qui réponde à vos goûts, à vos habitudes, à votre tempérament. On n'a rien sans peine, mais il ne faut pas, pour cela, risquer quotidiennement sa santé. Tout homme est l'intendant de sa propre santé. La véritable jeunesse n'est pas une question d'âge, mais un problème psychologique. Trop souvent, nos inquiétudes et nos soucis n'ont d'autre origine que l'inaction physique ou intellectuelle. Le travail est indispensable à l'équilibre physiologique. La solitude et la tranquillité fournissent des occasions uniques de se meubler le cerveau par le moyen de la lecture et par l'étude d'ouvrages pratiques, d'une utilité directe et immédiate. De nos jours, on semble comprendre que le choix d'un état de vie n'est pas sans effet sur le maintien de la santé. Tous, nous connaissons des gens qui exercent un métier ou une profession qui ne leur convient aucunement. Par contre, il y a des gens pour qui leur travail est naturel et contribue effectivement à leur bonheur. Efforçons-nous d'orienter nos enfants vers des carrières qui leur permettront de satisfaire à leurs goûts et de développer leurs aptitudes. Le travail entretient la santé ; la paresse ne conduit qu'à la déchéance et à la ruine. La discipline de l'esprit contribue largement à celle du corps et assure l'équilibre sensoriel et nerveux. Le corps du paresseux s'atrophie, les muscles inactifs perdent leur vigueur et leur élasticité et deviennent incapables de lui servir au moment du besoin. Si l'exercice entretient la santé, le travail est une forme d'exercice obligatoire. Il est à l'hygiène intellectuelle ce que le mouvement est à l'hygiène physique.

### MINISTÈRE DE LA SANTÉ ET DU BIEN-ÊTRE SOCIAL

Honorable docteur J.-H.-A. Paquette  
*ministre*

Docteur Jean Grégoire  
*sous-ministre*

L I S E Z



Revue illustrée, politique et littéraire  
Paraît le 15 de chaque mois.

*tante liane*

serait heureuse de vous photographier  
dans son studio, décoré et  
aménagé pour les petits...

•  
*liane bernier,*  
630 burnside,  
entre union et de l'université  
*studio de tante liane,*



**ECONOMISEZ**

Jusqu'à 20%

En achetant votre assurance-auto de

**GASTON RIVET**

Assurances de tous genres

266 ouest, St-Jacques — MA. 2587

**LES MEILLEURS CONTRATS  
AUX MEILLEURS PRIX**

Téléphone : PLateau 9709

**ANDERSON & VALIQUETTE**

Comptables-Vérificateurs

84 ouest, rue Notre-Dame — Montréal

**CREDIT FONCIER  
FRANCO-CANADIEN**

**PRÊTS HYPOTHÉCAIRES**

5 est, rue ST-JACQUES

Siège social : Montréal

*Succursales : Québec — Toronto — Winnipeg  
Régina — Edmonton — Vancouver*

(Propriétés à vendre)

DEPUIS 1889

**E. & A. LEDUC, LIMITÉE**

Viande et Provisions

200, avenue Greene - WIlbank 4138  
**M O N T R É A L**



Tél. CRescent 4768

Soir : DO. 7919 - CR. 8646

**LA PLOMBERIE NATIONALE Enrg.**

RÉPARATIONS ET AMÉLIORATIONS

Service rapide — Jour et nuit

Adélarud Hudon & Fils, prop.

119 ouest, rue ST-VIATEUR

UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

# ÉCOLE POLYTECHNIQUE

Les étudiants ont le choix des options suivantes :

TRAVAUX PUBLICS - BÂTIMENTS ; MÉCANIQUE - ÉLECTRICITÉ ;  
MINES - MÉTALLURGIE ; CHIMIE INDUSTRIELLE ;  
GÉNIE AÉRONAUTIQUE.

L'examen d'admission peut se passer à l'une des deux sessions du printemps ou de l'automne. Il est fortement recommandé toutefois aux jeunes gens qui désirent commencer leurs études de génie à l'automne de 1945, de se présenter à la première session de l'examen d'admission, le 25 juin 1945.

Les bacheliers ès Arts sont dispensés des épreuves sur les matières littéraires.

PROSPECTUS ET RENSEIGNEMENTS SUR DEMANDE

1430, RUE SAINT-DENIS

MONTRÉAL

# UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL



---

THÉOLOGIE — DROIT — MÉDECINE — PHILOSOPHIE — LETTRES —  
SCIENCES — CHIRURGIE DENTAIRE — PHARMACIE — SCIENCES SOCIA-  
LES, ÉCONOMIQUES ET POLITIQUES — GÉNIE CIVIL — OPTOMÉTRIE —  
AGRONOMIE — MÉDECINE VÉTÉRINAIRE — COMMERCE — ENSEI-  
GNEMENT MODERNE — PÉDAGOGIE — MUSIQUE — DESSIN — ART  
MÉNAGER — TOURISME — ÉLOCUTION — ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR  
DES GARDES-MALADES — HYGIÈNE SOCIALE APPLIQUÉE.

---

*Pour tous renseignements, s'adresser au*

**SECRÉTARIAT GÉNÉRAL**

2900, BOULEVARD DU MONT-ROYAL — MONTRÉAL

H. Labrecque, i.c., b.s.a.  
M.-A. Aubert, i.c., b.s.a., arp.-géo.  
André Labrecque, i.c., b.s.a.

**LABRECQUE, AUBERT,  
et LABRECQUE**  
INGÉNIEURS CONSEILS  
ET ARPENTEURS

Édifice « Thémis »  
10 ouest, rue St-Jacques  
LANcaster 4018

**PRODUITS  
PHARMACEU-  
TIQUES, SPÉ-  
CIALISÉS.**

**LABORATOIRE  
DESAUTELS  
LIMITÉE  
MONTRÉAL**

« Chez Perron tout est bon »

SEMENCES ET ACCESSOIRES  
DE JARDIN

**W. H. PERRON & Cie Limitée**  
GRAINETIERS et PÉPINIÉRISTES

935, boul. St-Laurent, Montréal LA. 4191

Alfred Allard, *président* A.-D. Plante, *sec.-trés.*  
J.-H. Charbonneau, *vice-prés.*  
Marcel Allard, *directeur* Jean Allard, *directeur*

**Cie de Biscuits Stuart Ltée**

BISCUITS — GÂTEAUX — TARTES

235 ouest, Ave. Laurier CR. 2167

HARbour 8000

**PHOTO SERVICE, ENRG.**

HENRY J. SAVARD, prop.

222 ouest, Notre-Dame

**É P A R G N E Z**

POUR VOUS-MÊMES ET POUR  
AIDER VOTRE PAYS

Les exigences actuelles sont plus grandes que  
celles d'autrefois et chacun doit faire sa part,  
même au prix de quelques sacrifices.

**La Banque Provinciale du Canada**

*Siège social :*

221 ouest, rue Saint-Jacques — Montréal

320 succursales et bureaux

« Où l'épargnant dépose ses économies... »

Examen de la vue

Verres correcteurs

**LORENZO FAVREAU, o.o.d.**

et ses assistants

Optométristes — Opticiens licenciés — Bacheliers en optométrie



Bureau du centre :  
265 est, rue Ste-Catherine  
Tél. : LA. 6703

Bureau du nord :  
6890, rue Saint-Hubert  
Tél. : CA. 9344



## ÉCHOS ET NOUVELLES

### ● BOURSE DESBERGERS-BISMOL

La Revue Canadienne de Biologie vient de recevoir un octroi de \$300.00 du Laboratoire DesBergers-Bismol pour aider à la publication d'un travail du Dr Georges Masson de la Faculté de Médecine.

### ● ÉCOLE D'OPTOMÉTRIE

L'Université conférait il y a quelque temps, à l'École d'Optométrie, fondée en 1910, le status de faculté. L'École d'Optométrie a donc modifié les détails de son programme d'enseignement. Désormais les études d'optométrie durent quatre ans. L'enseignement des deux premières années se donne à la faculté des sciences. Il correspond aux deux années de « college work » des institutions américaines. Pendant ces deux années, les élèves sont inscrits à la faculté des sciences après avoir subi l'examen d'entrée. À la fin de la deuxième année, ils reçoivent le B. Sc. pré-optométrique et deviennent admissibles à l'école d'optométrie proprement dite pour les deux dernières années.

Les deux dernières années se donnent à l'École d'Optométrie, suivant le programme spécial de l'école, et conduisent à la « licence » en optométrie.

Après l'obtention de la licence, l'élève qui le désire peut poursuivre ses études à l'Université pendant une période de deux années, qui le conduiront à la maîtrise et au doctorat en optométrie. Le programme de ces deux dernières années porte sur des recherches scientifiques intéressant l'optométrie et choisies par l'élève conjointement avec la faculté des sciences et l'École d'Optométrie, en vue de la présentation d'une thèse de doctorat.

L'École d'Optométrie, invitée par le secrétaire général à nommer dans les corps universitaires

les délégués auxquels elle a droit en vertu de son statut nouveau, a désigné les personnes suivantes : Sénat académique : M. Alfred Mignot, M. Henri Côté (directeur des études de l'école) et M. Charlemagne Bourcier ; Commission d'administration : M. J. A. Messier (secrétaire de l'école).

### ● CHAMBRE DE COMMERCE

Me Bernard Couvrette, président du Cercle Universitaire, a été élu président de la Chambre de Commerce de Montréal pour l'année 1945.

### ● DOCTEUR HONORIS CAUSA

Le docteur Houghton Holliday, doyen de la Faculté de Chirurgie dentaire de l'Université de Columbia vient d'être nommé Docteur « Honoris causa » de l'Université de Montréal.

### ● FACULTÉ DE CHIRURGIE DENTAIRE

Le docteur Jules Thébaud, directeur général du Service d'hygiène et de l'Assistance publique de la République d'Haïti, a été nommé professeur honoraire à la Faculté de Chirurgie dentaire.

### ● FACULTÉ DES SCIENCES

Le secrétariat de la Faculté des Sciences annonce que M. l'abbé Augustin Bédard, B.A., docteur en théologie et en philosophie (Rome), licencié ès lettres (Montréal), vient d'être promu au rang de « Professeur agrégé de philosophie ».

## ● DOCTEUR PAUL GEOFFRION

En reconnaissance des services rendus à la science dentaire (section de l'orthodontie), le docteur Paul Geoffrion, vice-doyen et professeur d'orthodontie à la Faculté dentaire, a été nommé Membre honoraire de l'Académie Américaine Pierre Fauchard.

## ● AU CERCLE UNIVERSITAIRE

M. Hormisdas Langlais, député des Iles de la Madeleine à l'Assemblée législative était le conférencier à la réunion des licenciés de l'École des Hautes Études commerciales au Cercle Universitaire de Montréal, le 5 février dernier.

## ● DOCTEUR J. E. MARION

Le docteur J.-E. Marion, de l'Institut Bruchési, a été élu président de la société de phtisiologie de Montréal.

## ● FACULTÉ DES SCIENCES SOCIALES

Le Conseil de la Faculté des Sciences sociales vient de fonder une section des Relations industrielles dont les cours seront donnés à l'édifice de la montagne dans la journée. L'ouverture avait lieu le 5 février dernier. La durée des études dans cette section nouvelle, a été fixée à trois ans.

La direction du département des Relations industrielles a été confiée au R. P. Emile Bouvier, s.j.

## ● M. DeGASPÉ BEAUBIEN

M. DeGaspé Beaubien, c.b.e., m.e., i.c., a reçu dernièrement de l'Université du Manitoba, un doctorat ès sciences, honoris causa, à Winnipeg.

## ● DON À LA FACULTÉ DES SCIENCES

Mme L. de G. Beaubien a fait don à la Faculté des Sciences d'une magnifique lunette

astronomique de marque Zeiss avec équatorial, jeu d'oculaires, d'écrans, de prismes, etc.

## ● BANQUET ANNUEL DE L'ASSOCIATION DES DIPLOMÉS DE POLYTECHNIQUE

Le 30<sup>e</sup> banquet annuel de l'Association des Diplômés de Polytechnique avait lieu samedi, le 3 février dernier, à l'hôtel Windsor. L'invité d'honneur et le conférencier était M. Eugène J. Houdry, président de « Houdry Process Corporation », de Wilmington, Delaware.

## ● NOUVEAU CONSEILLER DU ROI

Me Henri Monty, procureur de la couronne pour le district de Montréal, a été nommé conseiller du Roi.

## ● FACULTÉ DE CHIRURGIE DENTAIRE

La Faculté de Chirurgie dentaire de l'Université de Montréal d'une réputation internationale a reçu un nouvel honneur de la part du Board of Education de l'État de New-York, en la classant dans la catégorie A. Ce qui signifie que cette faculté fait désormais partie de la catégorie la plus élevée des écoles universitaires de l'Amérique. De plus, le diplôme accordé par la Faculté de Chirurgie dentaire de Montréal sera reconnu dans l'État de New-York sur le même pied que celui des meilleures institutions des États-Unis, telles que Columbia et Ann Arbor, Illinois.

## ● DOCTEUR GEORGES BARIL

Le Docteur Georges Baril, secrétaire de la Faculté des Sciences, a été élu marguillier de la paroisse St-Germain, Outremont.

## ● M. ÉMILE GAUTHIER

M. Émile Gauthier, agronome de Québec, a été nommé directeur du service de l'économie et des arts domestiques de la province.

● CHEZ LES ÉTUDIANTS

MM. Jules Deschênes et Jean-Marie Brasseur ont été élus respectivement président et secrétaire-trésorier de la Fédération canadienne des universitaires catholiques, section étudiante de l'Université de Montréal.

● HÔPITAL HOTEL-DIEU

Le Docteur Romuald Gatien a été élu président du bureau médical de l'Hôtel-Dieu.

● DONS À LA BIBLIOTHÈQUE

Madame Arthur Vallée a fait don à la Bibliothèque centrale, d'environ 450 volumes.

---

DOCUMENTS

● ECONOMIE — SOCIOLOGIE — POLITIQUE

ALLEMAGNE : *L'armée économique allemande* — René Ristelhueber, « Revue Trimestrielle Canadienne », septembre 1944, p. 227.

APRÈS-GUERRE : *What kind of Post-War Security?* — J. R. Mallory — « University of Toronto Quarterly », octobre 1944, p. 90.

FÉMINISME : *Romantisme et Féminisme* — M. Roger Picard — « Amérique Française », octobre 1944, p. 53.

SUD-AFRIQUE : *La guerre et la métamorphose de l'économie sud-africaine* — Dr Charles Hérisson — « Revue Trimestrielle Canadienne », septembre 1944, p. 250.

URBANISME : *Solution pratique et économique à notre problème de circulation à Montréal* — Adrien Genest — « Revue Trimestrielle Canadienne », septembre 1944, p. 275.

● ÉDUCATION

AUTORITÉ : *L'autorité dans l'éducation* — Marcel Marcotte — « La Famille », octobre 1944 p. 389.

ÉDUCATION PHYSIQUE : *de la Broquerie-Fortier* — « Le Canada Français », octobre 1944, p. 119.

GÉOGRAPHIE : *L'initiation à la notion de carte* — Pierre Dagenais — « L'École Canadienne », novembre 1944, p. 120.

TESTS : *Les tests* — Robert Picard — « Collège et Famille », novembre 1944, p. 185.

● LITTÉRATURE — HISTOIRE

HISTOIRE DU CANADA : *L'enseignement de l'histoire du Canada* — Guy Frégault — « L'École Canadienne », novembre 1944, p. 117.

NOUVELLE-FRANCE : *L'absolutisme en Nouvelle-France* — Guy Frégault — « Amérique Française », octobre 1944, p. 4.

ROMAN FRANÇAIS : *Manon Lescaut* — Roger Duhamel — « L'École Canadienne », novembre 1944, p. 100.

THÉÂTRE : *Les origines du théâtre français au Canada* — Adrien Pâquet — « Le Canada Français », octobre 1944, p. 99.

L' A. G. D. U. M.

*PRÉSENTE*

**SIMON BARÈRE**

Pianiste russe de réputation internationale

LE 18 AVRIL 1945,  
À L'AUDITORIUM DE L'UNIVERSITÉ

Pour réservations : AT. 9451, local 55

FAITES AFFAIRES  
AVEC UNE MAISON  
CANADIENNE-FRANÇAISE

**W.-A. GERVAIS**  
BIJOUTIER

*Nous avons toujours un choix complet de  
Diamants, Montres, Horloges*

1305, Mont-Royal Est - - Montréal

*Près de Chambord*  
Tél. : AMherst 2403

**BERNARD BERNARD**  
**DENIS TREMBLAY**

(CORPORATION GÉNÉRALE  
de RECOUVREMENT et de CRÉDIT)

Licenciés en vertu de la Loi  
des Agents de Recouvrement

RECOUVREMENTS ET ACHATS DE  
COMPTES — GARANTIE DE \$5,000

10 ouest, rue St-Jacques Tél. : PL. 3011

**Aubry-Paris**

*Préparez vos fines liqueurs à l'avance  
avec les SIROPS AUBRY-PARIS*

SPÉCIAL 24 OZ STYLE FRANÇAIS

Grenadine Crème Cacao

Kirsh Kummel

Cointreau Crème Menthe

Demandez-les chez votre marchand  
ou appelez DUpont 6225

**BERNARDIN FRERES**

COURTIERS EN ASSURANCES

Maurice BERNARDIN, Jean-Louis BERNARDIN

André BERNARDIN

Téléphone : CHerrier 3195

1285, rue Visitation Montréal

Tout Laine ou falsifiée, une étoffe est  
une étoffe... Pourtant si l'on compare,  
l'authentique est moins chère. Ainsi  
du LAIT... A prix égal, la qualité

JOUBERT l'emporte  
haut la main.



**OUI!**  
**MEUBLEZ**  
**VOTRE**  
**MAISON**

CHEZ

**ALDUPONT**

*Aménagement complet de maison*

4020 EST, STE-CATHERINE • AM2111

COIN JEANNE D'ARC - PRES BLVD PIERRE IX

**PAQUETTE**

&

**PAQUETTE**

**ASSURANCES GÉNÉRALES**

276 OUEST, RUE ST-JACQUES — MA. 3261 \*

GÉRARD-P. PAQUETTE — PIERRE PAQUETTE

MARINADES  
CONFITURES  
CONSERVES  
MAYONNAISE



**J. Joubert & Fils**

ST-VINCENT-DE-PAUL, P.Q.

Jean Joubert J. J. Joubert Maurice Joubert

GÂTEAUX

CINDERELLA,  
CORNETS

MAGIC

*Favoris depuis quarante ans*

**O. GAUTHIER Limitée**  
MONTRÉAL

Pour vos IMPRESSIONS, consultez

**THÉRIEN FRÈRES**

LIMITÉE

IMPRIMEURS - LITHOGRAPHES - GRAVEURS  
PHOTOLITHO

494 OUEST, RUE LAGAUCHETIÈRE - MONTRÉAL  
Harbour \* 5288

*Derniers devoirs...*

— Laissez-nous vous assister dans vos derniers devoirs envers ceux qui partent. Nos conseils sont basés sur l'expérience.

Salons mortuaires — Service d'ambulance

**GEO. VANDELAC Limitée**

Fondée en 1890

G. VANDELAC, Jr. — Alex. Gour

120 est, rue Rachel, Montréal — BÉ. 1717

FIEZ-VOUS AU TEMPS *avec une montre*

Des bijoutiers

Des diamantaires

**O. St Jean**  
LIMITÉE

Tél. : AM. 2121

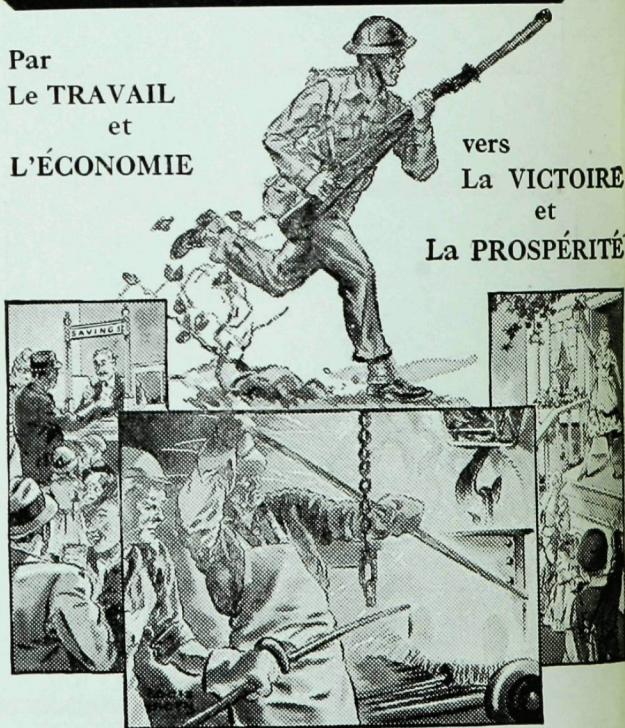
1215, Ste-Catherine E.

MONTRES DE BEAUTE ET DE PRECISION,  
telles que Longines, Tavannes, Bulova, Fontaine,  
Cyma, Gladstone, Lady May, Lord May, etc...

Prix variant de \$11.95 à \$900.00

Par  
Le TRAVAIL  
et  
L'ÉCONOMIE

vers  
La VICTOIRE  
et  
La PROSPÉRITÉ

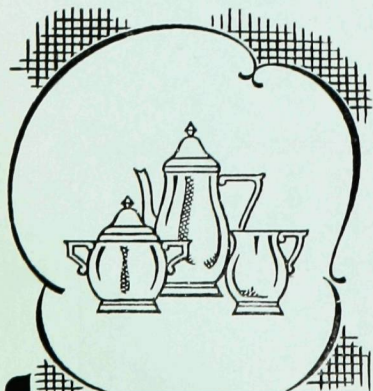


**D o r u r e**  
**A r g e n t u r e**

Pour la réparation  
de vos argenteries  
consultez une mai-  
son responsable.

32 années d'expérience.  
Plaqueur durant 20 ans  
pour la maison HENRY  
BIRKS.

Appelez HA. 8775  
967, St-Laurent  
Montréal



**J. Henri Achim**

**LA BANQUE D'ÉPARGNE**  
DE LA CITÉ ET DU DISTRICT DE MONTRÉAL

Fondée en 1846

*Coffrets de sûreté à tous nos bureaux*

SUCCURSALES DANS TOUTES LES PARTIES DE LA VILLE

Montréal, foyer de vie culturelle, est aussi une ville industrielle en pleine évolution, destinée à de remarquables progrès futurs. En effet, la métropole du Canada occupe une position géographique unique, sur ce continent, au carrefour des voies de transport par air, par eau ou par rail. De Montréal, rayonnent les routes de pénétration vers l'intérieur.

L'humanité doit un énorme tribut de reconnaissance aux travailleurs infatigables qui ont contribué, par leurs découvertes et leurs vastes connaissances, à l'avancement intellectuel de leur milieu. Le regretté frère Marie-Victorin appartenait à cette phalange de savants authentiques dont l'œuvre de rayonnement produit des résultats. Ce grand homme, par ses écrits et son enseignement, a servi d'exemple à toute une génération. En faisant aimer les sciences naturelles, il a rehaussé le prestige du Canada français. L'Office d'initiative économique et touristique s'associe à ses admirateurs pour lui rendre un hommage bien mérité.

SUITE 806

IMM. DOMINION SQUARE

VALMORE GRATTON, *directeur*

## RECHERCHES ECONOMIQUES . . .

Les chercheurs trouveront à l'Office d'initiative économique et touristique, une abondante documentation se rapportant à la ville ainsi qu'à la région de Montréal. Un groupe de techniciens avisés y compile, assidûment, les faits susceptibles de décrire la vie sociale et économique d'une collectivité laborieuse. Ces facilités sont à la disposition des étudiants et des diplômés de l'Université qui désirent se renseigner. Tous les chercheurs sont invités à recourir aux services de cette agence municipale de liaison et d'information.

•

**L'OFFICE  
D'INITIATIVE  
ECONOMIQUE  
ET TOURISTIQUE  
DE MONTREAL**

# LABORATOIRE DE BIOLOGIE CLINIQUE ET D'ANALYSES

ANALYSES CHIMIQUES ET EXAMENS MICROSCOPIQUES DES URINES



## PHARMACIE D'ORDONNANCES PARVIVANCES



### PRESCRIPTIONS

VACCINS • SPÉCIALITÉS PHARMACEUTIQUES • INSULINES

*"La Pharmacie Par Excellence"*

HARBOUR 9185

RUE SAINT-DENIS, 3450

# PAUL LIPPENS

B.A., B.D., B.Pharm.L., Ba.O., O.D.

## OPTOMETRISTE

EXAMEN DE LA VUE • EXERCICES MUSCULAIRES DES YEUX • VERRES CORRECTEURS

### *A Notre Bar de Parfums et Cosmétiques*

UNE PERSONNE EXPERIMENTÉE VOUS RENSEIGNERA SUR LES PRODUITS

DOROTHY GRAY • RICHARD HUDNUT • COTY  
PEGGY SAGE • DERNY • HELENA RUBINSTEIN  
HARRIET HUBBARD AYER • LUCIEN LELONG  
OGILVIE SISTERS • SCHIAPARELLI • BOURJOIS  
GUERLAIN • ROGER & GALLET • LENTHERIC  
TANGEE • MOLINARD • MAX FACTOR • PIVER  
MIREILLE • YARDLEY • DU BARRY • CHANEL

TÉLÉPHONE  
HARBOUR 9185

MONTRÉAL

ADRESSE  
RUE ST-DENIS, 3450